

LES ARTS

CAHIER
B

DOSSIER:
TOUT
PERREAULT
PAGE B 3

THÉÂTRE:
LA SAGOINE
REÇOIT
PAGE B 7

CULTURE,
VOUS DITES?
PAGE B 12

CINÉMA
page B 4

DISQUES
page B 9

ARTS VISUELS
page B 13

FORMES
page B 14

L'énigmatique héritage de Robert Gravel

En reprenant *Durocher le milliardaire*, le TNM rend hommage au regretté Robert Gravel. Le spectacle créé par le Nouveau Théâtre expérimental à l'Espace libre en 1991 explore la thèse du bonheur d'être riche. Dans cet univers théâtral atypique, comique et pathétique, les comédiens avalent du vrai alcool mais plongent dans une fausse piscine. Surtout, surtout, ils s'amuse comme des fous. Jacques L'Heureux est le milliardaire heureux. Violette Chauveau et Luc Senay campent les enfants dont le papa a eu de la chance. Guylaine Tremblay incarne une cinéaste emprunteuse — mais c'est là son moindre défaut. Les quatre amis de «Bob» ont croisé leurs souvenirs et leurs réflexions autour d'une table, après une répétition, à deux semaines de la première de jeudi. Non-texte sur le non-jeu qui aura lieu. Ouvrez les guillemets...

LE CORPS DE LA LIGNE.

LES DESSINS D'EISENSTEIN

DIMANCHE 18 AVRIL, 15h | Conférence de M. François Albera, professeur à l'Université de Lausanne.
Eisenstein de la construction à la ligne libre.

DIMANCHE 2 MAI, 15h | Conférence de Mme Annette Michelson, co-fondatrice du périodique américain *October*
et professeur à l'Université de New York. (Conférence en anglais)

Du 10 avril au 16 mai 1999

COMPLEXE EX-CENTRIS 3536 boulevard St-Laurent, Montréal

Information et réservation pour les visites commentées: (514) 987-7440

Une présentation de
la fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie

LES ARTS

GRAVEL

L'intérêt de Durocher vient de la forme, de l'approche, du style de jeu, du non-jeu en fait

SUITE DE LA PAGE B 1
PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BAILLARGEON

Luc Senay. L'anecdote de la pièce est toute simple: trois cinéastes rendent visite à un milliardaire pour lui demander de financer leur prochain film. Les artistes se prennent pour d'autres, ne semblent pas tellement talentueux. Le milliardaire est riche, heureux et cultivé. C'est du théâtre baveux.

Jacques L'Heureux. Un an après la mort de Robert, en août 1997, j'ai appelé tout le monde chez moi pour parler de *Durocher*. Tous les membres de l'équipe de la création se sont déplacés, y compris Jean Bard, le scénographe, et Sylvie Morissette, l'éclairagiste. On a pris un bon repas, bien arrosé, pour rendre hommage à

Bob. On a brassé toutes sortes d'idées: produire la pièce nous-mêmes, louer une salle à Montréal... Puis, quelqu'un a souligné qu'on devrait être un peu plus baveux avec ce spectacle baveux, qu'on devrait aller voir les théâtres institutionnels. Moi, j'ai suggéré de soumettre le projet chez Duceppe. Luc a proposé le TNM. On a rencontré Lorraine Pintal ensemble. On s'est assis dans son bureau de directrice. On lui a dit qu'on avait une proposition à lui faire. Elle a demandé laquelle. J'ai dit: *Durocher le milliardaire*. Elle a répondu par un seul mot: «Quand?»

Luc Senay. Comme nous, elle tenait à faire découvrir à plus de gens l'auteur et le metteur en scène Robert Gravel. Surtout que Robert lui-même approuvait la diffusion auprès d'un large public. La Ligue nationale d'improvisation (LNI) a commencé en labora-

toire de recherche devant quelques initiés et a maintenant des ramifications à la télé, ailleurs dans le monde. On ne peut donc pas reprocher au Nouveau Théâtre expérimental (NTE) d'être bouché. Le TNM a peut-être aussi été un peu rassuré sur le succès potentiel de la pièce par le fait que Robert Lepage, alors qu'il était directeur du CNA, à Ottawa, avait programmé neuf représentations de *Durocher le milliardaire*. On l'a aussi présentée en France, à Cergy-Pontoise. La preuve a été donnée qu'on pouvait sortir le show de la petite salle de l'Espace libre.

Jacques L'Heureux. C'était aussi entendu que la pièce serait remontée comme à l'origine. La pièce est bonne comme elle est: *if it works, don't fix it*.

Violette Chauveau. On voulait aussi que la bande de comédiens et de concepteurs d'origine reprenne du service, sauf Claude Laroche, évidemment, qui remplace Robert Gravel. On ne forme pas une troupe. Nous ne sommes même pas rattachés à temps partiel au NTE. Mais Robert lui-même nous avait déjà dit que si on reprenait *Durocher* dix ans plus tard, on devrait réinviter la gang de la création.

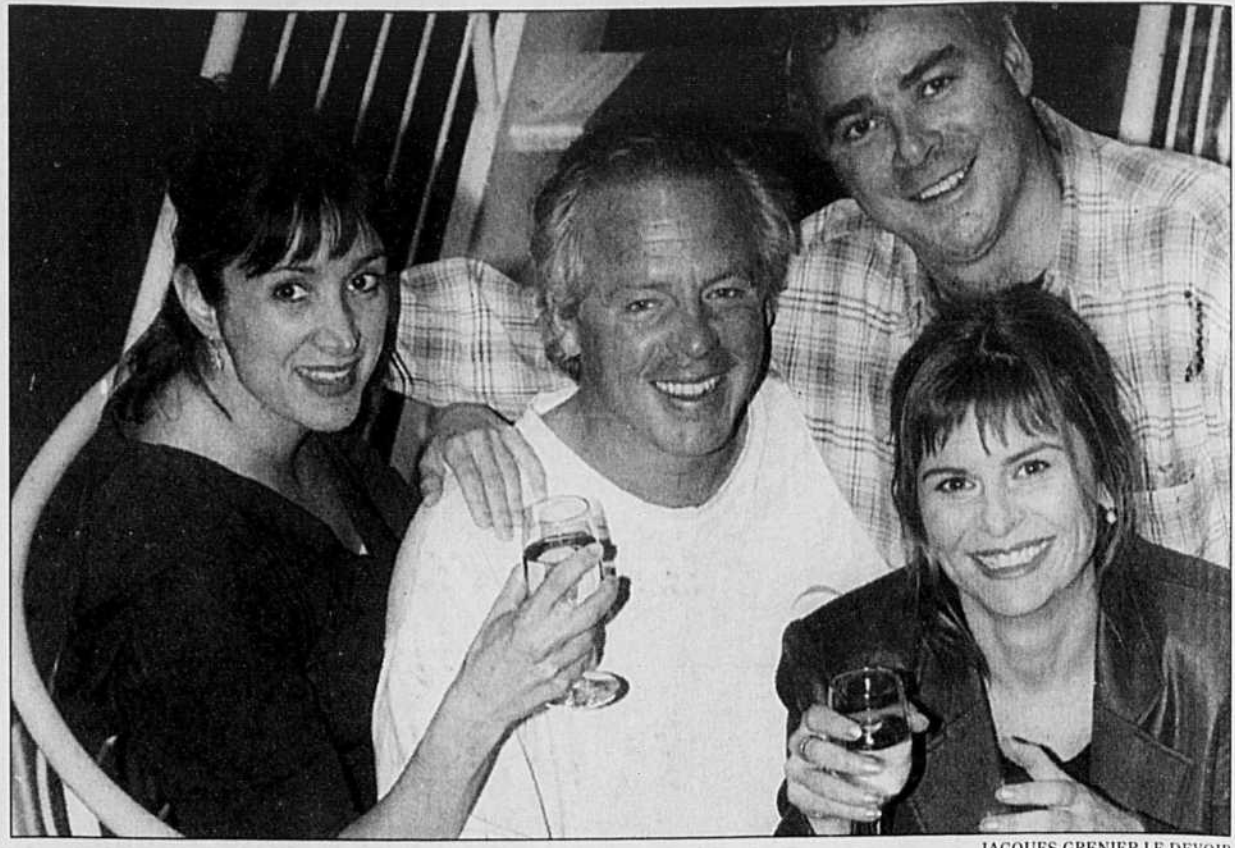
Lazzi du théâtre sloppy

Jacques L'Heureux. À la première rencontre de création, Robert a placé une caisse de bière sur la table et lu sa pièce en interprétant tous les personnages, d'ailleurs écrits en pensant à nous. À la fin, il a annoncé que les personnes intéressées par le show n'avaient qu'à prendre une photocopie du texte.

Violette Chauveau. Moi, je devais jouer en Belgique. J'ai dit à Robert que je ne pourrais pas participer au spectacle parce que je rentrais à Montréal une semaine avant la première de *Durocher*. Il m'a dit que ça ne posait aucun problème. J'ai répété une fois avec lui, j'ai participé à la générale, et après ça, on a commencé pour vrai.

Jacques L'Heureux. On a monté *Durocher le milliardaire* en neuf ou douze jours, je ne sais plus. Le soir de la première, on n'avait jamais essayé la piscine, un élément central du décor. Parce que Robert était contre le trop-plein de directives, pour un certain vide créateur.

Guylaine Tremblay. Il parlait lui-même de théâtre sloppy. Mais cette liberté sans contraintes exige de la responsabilité. Par exemple avec l'alcool: les acteurs doivent boire pour vrai sur scène, mais ils doivent aussi apprendre à «gérer leur boisson», comme disait Robert. C'est pareil avec les moments d'improvisation introduits dans la pièce: ils permettent de ne pas figer la production et, en même temps, ils obligent le comédien à contrôler ce qu'il fait en toute liberté.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Violette Chauveau, Luc Senay et Guylaine Tremblay à l'avant-plan avec Jacques L'Heureux

Jacques L'Heureux. Avec ses lazzi de vingt à trente minutes sur une heure quarante, c'est un spectacle qui bouge beaucoup. Il y a par exemple le lazzi de la bière, qui commence par: «Ouin, je prendrais bien une bonne bière.» Tant que la réplique écrite suivante («Je vous apporte ça tout de suite») n'arrive pas, on est en improvisation. Le lazzi des sculptures peut durer jusqu'à quinze minutes à lui tout seul.

Lazzi du non-jeu

Violette Chauveau. Le texte est assez banal. Mais c'est l'objet théâtral, tout ce qui vient avec le texte, qui donne sa force à la pièce. *Durocher le milliardaire* joué de façon classique, ce serait autre chose, peut-être insupportable. Robert lui-même, à la première lecture, avait averti que l'intérêt viendrait de la forme, de l'approche, du style de jeu, du non-jeu en fait.

Jacques L'Heureux. Ce n'est pas une blague, le non-jeu, même si ça a quasiment commencé avec une blague, avec l'idée un peu folle d'être bon en ne faisant rien. C'est une recherche de la vérité brute, sans théâtralité, sans démonstration. La seule note qu'il m'ait donnée pour incarner le milliardaire, c'était pour me dire que *Durocher* était peut-être un peu zen. Ça suffisait.

Guylaine Tremblay. Le non-jeu, c'est aussi une manière de supprimer les trucs du métier pour revenir à la simplicité.

Lazzi du bonheur

Luc Senay. Robert nous a contaminé avec sa maladie du travail réalisé dans le bonheur. On ne travaillait pas dans la souffrance avec lui. On n'avait pas le droit d'avoir le tract.

Violette Chauveau. Robert disait

qu'on devait rentrer sur scène comme si on allait faire un mauvais coup.

Guylaine Tremblay. Mais c'est pas à la mode, au théâtre, de travailler sans souffrir. Trop de gens, dans ce milieu, confondent absence de plaisir et absence de doute, de recherche ou de profondeur. Avec Robert, j'ai appris que c'est une erreur monumentale de penser comme ça. J'ai appris à pratiquer mon métier très sérieusement sans me prendre au sérieux.

Jacques L'Heureux. Le plaisir de jouer ensemble a même été à l'origine des deux autres pièces de sa trilogie, *La Tragédie de l'homme*. Après *Durocher*, il y a eu *L'homme qui n'avait plus d'amis* et *Il n'y a plus rien*. Le plaisir communicatif a gagné de plus en plus d'adeptes. On est neuf dans *Durocher*. On était onze dans *L'homme qui n'avait plus d'amis*, 17 dans *Il n'y a plus rien*, 17 au prodrome de *Thérèse*... et 47 à l'intégrale. Et puis, on était cinquante dans *Cinquante*. Il l'a fait parce que ça ne se faisait pas. Il a toujours été contre les traditions théâtrales. Et puis, il voyait grand, c'était un mégalo-mane, mais c'était aussi un formidable rassembleur.

Violette Chauveau. Il était même capable de rassembler du monde totalement différent, des finissants des écoles et des plus vieux, des stars de la télé et des inconnus, même des gens qui n'avaient jamais fait de théâtre.

Lazzi du non-jugement

Jacques L'Heureux. Robert ne jugeait personne et ne jugeait même pas avec son théâtre. Il découpait des tranches dans la réalité, la transformait à sa façon, et il demandait aux spectateurs de regarder, de constater. Des limousines se sont pointées à la

porte de l'Espace libre, dans l'est, mais aussi des gens sans le sou. En France, on a eu droit à des réactions favorables des journaux de droite et de gauche. Quand tu ratisses aussi large, quand tu ouvres autant sur la réflexion, c'est que tu as touché à quelque chose de profond.

Guylaine Tremblay. Un metteur en scène français a dit à Robert: «C'est vachement politiiiiiiiique, ton truucuc.» Robert lui a répondu: «Non, c'est juste naïveux.» Il ne voulait pas souligner son message et préférait les paradoxes: le milliardaire est cultivé; les artistes ne sont pas très fins. À la fin, Alexis Martin vient expliquer le spectacle, mais on ne comprend rien à son discours d'intello.

Luc Senay. Nous, on ne parle pas fort, mais on comprend ce qu'on fait; lui parle fort, mais on ne comprend rien de ce qu'il dit. En même temps, la trilogie dénonce notre société sans valeurs qui laisse ses vieux crever seuls pendant que des artistes sans talent révent de dépenser des millions. C'est baveux, oui, mais c'est critique aussi, à sa façon.

Jacques L'Heureux. Robert Gravel était un humaniste. Il nous a laissés en héritage un message simple et labuleux: le théâtre comme la vie doivent mener au bonheur.

Luc Senay. J'ai eu plus de peine quand ce gars-là est mort que quand mes parents sont décédés. J'ai été malheureux pendant tout le temps qu'a duré l'intégrale de *Thérèse*, *Tom* et *Simon*. Maintenant, ça va, et malgré des bouffées de tristesse, je sais que je vais pouvoir jouer *Durocher le milliardaire* avec joie.

Guylaine Tremblay. Je sens plus une présence qu'une absence...
Violette Chauveau. Moi aussi...

théâtre d'aujourd'hui
le théâtre de la création québécoise



Les mains bleues

DERNIERE SEMAINE

«...là où est Martin Faucher, la féerie n'est jamais loin.»
La Presse
«Cet auteur (Larry Tremblay) fait désormais partie des grandes voix de notre dramaturgie. Ne serait-ce que pour l'entendre, et pour voir Sylvie Drapeau, rendez-vous au Théâtre d'Aujourd'hui.»
Voir
«La brillante mise en scène de Martin Faucher nous fait valser à tour de rôle dans la réalité (...) et dans l'imaginaire.»
Montréal Ce Soir, SRC

texte de **larry tremblay** mise en scène de **martin faucher**
avec **sylvie drapeau** et **hugues fonette**
et les concepteurs **carmen alle** & **denis lavole**, **suzanne bouchard**, **michel f. côté**, **claudio goyette**, **marc parent**, **jacques lee pelletier**, **stéphane toessler**, **rachel tremblay**

DU 26 MARS AU 24 AVRIL 1999

RÉSERVATIONS (514) 282-3900

3900, rue Saint-Denis @ Sherbrooke

Direction: RENÉ RICHARD CYR, JACQUES VÉZINA

Après Pour adultes seulement...

MOTEL DE PASSAGE

THÉÂTRE QUAT'SOUS

GEORGE F. WALKER

Traduction MARYSE WARDA

Mise en scène DENISE GUILBAULT

COMPLET
Les 19-20-21-22-28 avril

Le Génie du crime

DU 19 AVRIL AU 22 MAI 1999

Avec **PAUL AHMARANI**, **KATHLEEN FORTIN**, **JACQUES GIRARD**, **STÉPHANE F. JACQUES**, **NATHALIE MALLETT**

Assistance à la mise en scène et régie **ISABELLE BRODEUR** Décor **JEAN BARD**
Costumes **MÉRÉDITH CARON** Éclairages **MATTHIEU GOURD** Environnement sonore **LARSEN LUPIN**

CONSEIL LES ARTS
MONTREAL
GÉORGES LADON
Hydro Québec
POUR RÉSERVATIONS (514) 845-7277 RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245 / 1 (800) 361-4595

OVATION
MasterCard BANQUE NATIONALE présente

La Cerisaie
en trois dimensions au TNM

DON QUICHOTTE DE CERVANTES
STABAT MATER II DE NORMAND CHAURETTE
MARIE STUART DE DACIA MARAINI
L'ODYSSÉE DE HOMÈRE
LA CERISAIE DE TCHÉKHOV
LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR DE SHAKESPEARE

Abonnement saison 1999-2000
866-8668

Radio-Canada THEÂTRE DU NOUVEAU MONDE

LES ARTS

DOSSIER

Dans le sillage de Pierre Perrault

Cinq coffrets, une grosse brique universitaire: Perrault reprend la place qui lui revient

L'œuvre de Pierre Perrault, submergée dans un fleuve de productions contemporaines, coulée par le temps, reposant comme un trésor dans les fonds éternels du cinéma, revient à la surface. L'Office national du film (ONF) lance mardi le premier d'une série de cinq coffrets destinés à renflouer l'intégrale du cinéaste.

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Une des premières tâches qui attendait Marcel Jean à son arrivée à l'ONF, fin novembre, fut de revoir l'œuvre entière de Pierre Perrault, un Montréalais que l'histoire du cinéma retient comme l'un des maîtres du cinéma direct, un poète ayant troqué la plume pour la caméra.

À titre de producteur, exploitation de la collection, M. Jean devait orchestrer les initiatives de l'ONF pour mettre en valeur ses colossales archives et, surtout, réactualiser l'œuvre des auteurs ayant laissé leur griffe indélébile sur la société telle qu'ils et elles l'avaient dépeinte à travers l'objectif.

Faut-il vraiment expliquer pourquoi M. Jean a immédiatement planché sur le cas de M. Perrault? Ce dernier s'avère incontournable, ce pourquoi la collection «Mémoire» de l'ONF lui consacre cinq coffrets. Par la force du documentaire, un genre auquel il est demeuré fidèle toute sa carrière, M. Perrault a tissé une œuvre marquée du sceau de l'authenticité, avec la parole comme fil conducteur. Parole qu'il a donnée au peuple, se contentant, derrière la caméra, de mettre de l'avant l'objectivité de la scène filmée.

Pour le coup d'envoi des cinq coffrets Perrault, l'Office national du film a choisi de mettre en marché, dès mardi, la trilogie de l'île aux Coudres (*Pour la suite du monde*, *Le Règne du jour* et *Les Voitures d'eau*). *Le Beau Plaisir* a été ajouté. Ce coffret sur quatre cassettes est complété par une entrevue de 45 minutes avec le cinéaste. Un livret de 64 pages, comprenant des extraits de livres, journaux et revues traitant de la trilogie, complète l'emballage. «La collection «Mémoire» ne livre pas uni-

quement des films à froid aux gens, mais aussi des objets, des points de repère pour les apprécier», explique Marcel Jean.

Ce dernier dévoile au passage des bribes de l'entrevue qu'il a réalisée avec le cinéaste pour les besoins du coffret. Pierre Perrault y parle de sa jeunesse, de sa formation. Après ses études, il a d'abord pratiqué le droit, jusqu'en 1956. Il a ensuite réalisé des séries à la radio de Radio-Canada, avant de tâter de la pellicule pour la première fois en 1963, année où il co-réalise avec Michel Brault *Pour la suite du monde*, une pièce d'anthologie du cinéma direct. «C'était aussi un excellent joueur de hockey. On dit même de lui qu'il aurait pu devenir joueur professionnel», relate Marcel Jean pour l'anecdote. *Un athlète, un homme physique, mais aussi un homme de parole. Le droit, l'écriture, c'est la parole.*»

L'île aux promesses

Ce n'est pas un hasard si l'ONF a choisi la trilogie de l'île pour amorcer sa tentative de résurrection de l'œuvre de Pierre Perrault. M. Jean explique qu'il s'agit des documentaires ayant le plus de chances de susciter l'engouement du public. «La trilogie de l'île aux Coudres, c'est ce qui est à l'origine de la réputation de Perrault.» C'est dans *Pour la suite du monde* que la poésie de Perrault se révèle. Solidement appuyé par Michel Brault, il donne la parole aux Tremblay et aux Harvey. Les cinéastes filmèrent la «pêche à marsouin», activité abandonnée depuis près de 40 ans et reprise devant la caméra. Et voilà que les ponts entre le passé et le présent sont reconstruits. Les vieux pratiquent l'art de la pêche devant les jeunes pour que ceux-ci n'oublient pas... pour la suite du monde. Pour le Québec, il s'agit du premier film à faire partie de la sélection officielle du Festival de Cannes.

En 1966, *Le Règne du jour* aborde la quête des origines à travers le voyage des Tremblay en France, le pays de leurs ancêtres. Autre retour vers le passé, autre œuvre dominée par la parole qu'il était possible, depuis le début des années 60, d'enregistrer en synchrone. Suivra enfin en 1967 *Les Voitures d'eau*, qui marque la fin du cycle de Perrault mettant à l'avant-plan les conteurs de l'île. Les vieux se voient contredits, moqués, puisque l'art de la construction des goélettes ne sert plus à rien.

Tout Perrault

Après la sortie de la trilogie de l'île aux Coudres, quatre autres coffrets (venant tous avec livrets explicatifs) suivront d'ici l'hiver 2000.

■ Coffret II: Le fleuve. Il s'agit d'un regroupement des œuvres des années 80 que sont *Les Voiles bas et en travers* et *La Grande Allure* auxquelles s'ajoutent *Cinéastes de notre temps*, une entrevue de 30 minutes avec Pierre Perrault et des extraits choisis de certaines des émissions de radio qu'il a réalisées sur un disque laser. La sortie est prévue en juin.

■ Coffret III: Le cycle abitibien. Ce boîtier regroupe les films *Un royaume vous attend*, *Le Retour à la terre*, *C'était un Québécois en Bretagne*, *Madame!* et *Gens d'Abitibi*, un poème politique qui clôt ce cycle des années 70. Avec le cycle abitibien, Pierre Perrault fait un peu le procès de la colonisation et de ses promesses. Ce coffret, dont la sortie est prévue à l'automne, sera complété par une entrevue de 30 minutes avec le cinéaste et un collage de 30 minutes de témoignages de ses proches collaborateurs (Bruno Carrière, Serge Beauchemin, Bernard Gosselin, Monique Fortier, Martin Leclerc et Suzanne Allard).

■ Coffret IV: L'homme et la nature. Deux films du cycle amérindien, *Le Pays de la terre sans arbre* et *Le Goût de la farine*, viennent enrichir ce coffret. S'ajoute également *La Bête lumineuse*. Le documentaire de Jean-Daniel Lafond intitulé *Les Traces du rêve*, dont Perrault est la vedette, complète le portait.

■ Coffret V: La quête d'identité collective. Pierre Perrault est un cinéas-



Une des images les plus connues de *Pour la suite du monde*

SOURCE ONF

te engagé, un amoureux fou du Québec, et ce coffret vient souligner ce trait de sa personnalité avec les films *Un pays sans bon sens!*, *L'Acadie l'Acadie ?!*, *Cornouailles* et *L'Oumimagou ou l'objectif documentaire*. Une dernière entrevue de 30 minutes vient s'ajouter à ce coffret attendu pour l'hiver 2000.

Mais l'ONF n'est pas en reste. Dans la même veine, l'Hexagone est sur le point de publier *Pierre Perrault, cinéaste-poète*, un hommage sous la direction de Paul Warren (voir encadré).

Chacun des coffrets Perrault sera mis en vente au prix de 69,95 \$. Mais un prix spécial de lancement est offert pour la trilogie de l'île aux Coudres, à 59,95 \$. En outre, chaque boîtier renferme à l'intérieur un coupon rabais de 10 \$, histoire d'appâter le client.

Marcel Jean ne se fait pas d'illusion, ces coffrets intéresseront surtout un public restreint de cinéphiles. Mais des cinéphiles que l'ONF espère plus jeunes, moins rompus à l'œuvre de Perrault. Le but ultime de la collection «Mémoire» consiste, comme son nom l'indique bêtement, à préserver de l'oubli les grands cinéastes québécois ou canadiens.

À cet égard, les stratégies de mise en marché, le prix et autres considérations économiques prennent somme toute peu d'importance. Des preuves? Pour la trilogie de l'île aux Coudres, dont la valeur commerciale est la plus importante, l'ONF vise des ventes modestes de 500 coffrets. Pour les cinq coffrets Perrault, la cible est de 2500 ventes. Des chiffres si misérables, pour une œuvre si grande, que c'en est presque gênant de l'écrire. Mais il serait encore plus gênant que le public laisse Perrault dormir sur les tablettes.

Hommage littéraire

Oublié de la jeune génération de cinéphiles, Pierre Perrault? Au contraire, estime Paul Warren, critique de cinéma et essayiste. «Perrault est le cinéaste québécois le plus étudié dans les universités. C'est sur Perrault qu'on a fait et continue de faire le plus de mémoires de maîtrise ou de doctorat, affirme-t-il. Les jeunes sont fascinés par Perrault, parce qu'ils découvrent quelqu'un d'au-

thentique. Et cela ne court pas les rues de nos jours.»

M. Warren a assumé la direction d'un hommage littéraire intitulé *Pierre Perrault, cinéaste-poète* (l'Hexagone), dont le lancement est prévu à la fin du mois. Trente-cinq auteurs, québécois, français et américains, ont préparé des textes; des jeunes comme des plus vieux.

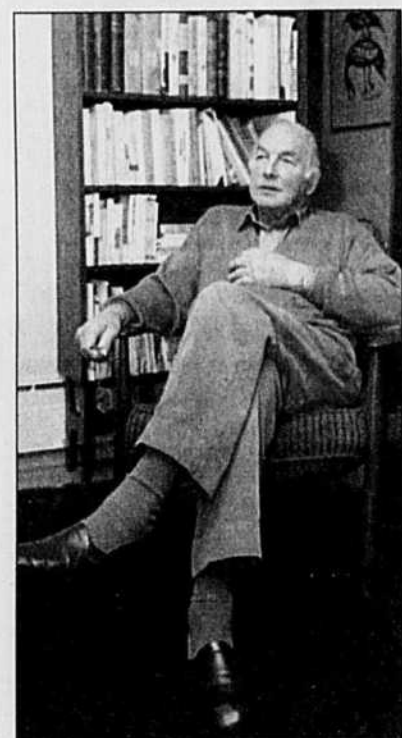
Il en résulte un volume de 450 pages «assez impressionnant, parce que ces textes proviennent de plusieurs disciplines», explique M. Warren au bout du fil. Sociologues, linguistes, poètes, dramaturges, cinéastes, professeurs, historiens, théoriciens du cinéma, philosophes, ethnologues et amis intimes ont tous mis la main à la pâte. «L'œuvre de Perrault est abordée de plusieurs facettes, et ce qui est étonnant, c'est qu'elle résiste à toutes les analyses. On est comme au début de la recherche sur Perrault. On n'est pas allé au fond des choses encore.»

Quelques textes sont consacrés à Yolande, l'épouse de Pierre Perrault qui, selon les initiés du cinéma, faisait littéralement partie de l'équipe. Originaire de Baie-Saint-Paul, c'est elle qui a présenté à son époux les habitants riches en histoires du Bas-du-Fleuve.

C'est aussi elle qui s'occupait de tout le monde dans les coulisses des tournages.

Le livre aborde enfin la question du nationalisme québécois, Pierre Perrault se présentant comme un cinéaste engagé, dévoué au Québec.

B. M.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Pierre Perrault, un cinéaste engagé.

TEXTE ET MISE EN SCÈNE: Alexis MARTIN

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: Daniel BRIÈRE

SCÉNOGRAPHIE: Jean BARD

AVEC: Robin AUBERT, Gary BOUDREAU, Daniel BRIÈRE, Gaston CARON, Éric FORGET, Tania LAFRANCE, Miro, Catherine PROULX-LEMAY

COSTUMES: Claire GEOFFRION

ECLAIRAGE: Stéphane MONGEAU

MUSIQUE: Benoît CHAREST

RÉGIE: Colette DROUIN

DIRECTION TECHNIQUE: Christian GAGNON

UNE PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental

RÉVOLUTIONS

DU 6 AVRIL AU 8 MAI
du mardi au samedi à 20h30

1945 Fullum
métro Frontenac
RÉSERVATIONS: 521-4191

espace libre
LE DEVOIR

les ballets DE MONTE-CARLO

sous la présidence de S.A.R. La Princesse de Hanovre

6 7 8 mai 1999

Directeur-Choregraphe: Jean-Christophe Maillot

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
(514) 842-2112

présentés par Les Ballets Canadiens et Groupe Sun Life

Info-Arts Bell: (514) 790-ARTS Groupes: (514) 849-8681

Salle Wilfrid-Pelletier

Conti Express WORLD ARTS INC.

L'ÉQUIPE COUSTEAU ARRIVE EN VILLE! SOIRÉE BÉNÉFICE LE 7 MAI 1999

Chambres de dames

ELLES

Réalisation: Luis Galvão Teles. Scénario: Luis Galvão Teles et Don Bohlinger. Avec Miou Miou, Carmen Maura, Marisa Berenson, Guesch Patti, Marthe Keller. Image: Alfredo Mayo. Musique: Alejandro Masso. France-Portugal-Luxembourg-Suisse-Belgique. 1997, 93 minutes. Cinéplex Odeon.

ANDRÉ LAVOIE

En Europe, les coproductions sont depuis longtemps le moyen privilégié de s'offrir des films qu'un seul pays, si riche soit-il, ne peut se permettre de produire, souvent pour de «simples» questions d'argent. L'avenir du cinéma français, espagnol, allemand ou belge passe-t-il nécessairement par ce chemin tortueux? Le véritable mérite des «coproductions» est sans doute de concilier l'inconciliable, de gommer les différences fondamentales de chacun pour offrir des œuvres qui étalent les paysages enchanteurs du continent plutôt que de mettre en valeur les talents qui les habitent.

Alors que la langue anglaise demeure un des principaux avatars de ce type de productions, le cinéaste portugais Luis Galvão Teles a fait un joli pied de nez à ceux qui croient qu'il s'agit là d'un passage obligé: toute la distribution y parle un français délicieux ou hésitant, aux accents multiples et aux sonorités surprenantes, le tout campé dans une ville magnifique, Lisbonne, jamais nommée mais clairement identifiable. Est-ce suffisant pour nous convaincre qu'au delà de cette bravade, ce film possède d'autres qualités qui en font une œuvre véritablement singulière?

Il y a bien sûr cette distribution exceptionnelle, dominée par Carmen Maura (Linda) et où gravitent les Miou Miou (Eva), Marthe Keller (Barbara), Marisa Berenson (Chloé) et une survivante des palmarès qui ne faisait plus parler d'elle depuis longtemps, la chanteuse Guesch Patti (Branca) dans son premier rôle au cinéma.

Elles incarnent des femmes au mittemps de l'âge, amies depuis toujours, qui, si elles n'ont aucun souci financier, éprouvent quelques difficultés d'ordre sentimental ou sexuel. Linda, journaliste à la télé, mène sa vie tambour battant, au désespoir de son amant quelque peu frustré, alors que Chloé, pour son plus grand malheur, est follement amoureuse de Branca qui préfère courir après tout ce qui ressemble à un homme. Pour compliquer davantage le tableau, Eva, professeure de littérature, s'éprend d'un de ses élèves, le fils de son amie Barbara; celle-ci s'affole devant les signes évidents d'une maladie grave qui pourrait vite l'emporter.

Film d'actrices et drame bourgeois, telles sont les principales balises pour bien situer cette coproduction élégante mais froide comme une couverture glacée de magazine de décoration intérieure. Luis Galvão Teles ratisse large en voulant explorer toutes les facettes de la vie de ces femmes dites «modernes»: lesbianisme bon chic bon genre, maternité, maladie, toxicomanie, libertinage et cocufiage, tout y passe mais en surface seulement. Chaque personnage

semble porter sur ses épaules tout le poids d'un symbole, celui de l'ambitieuse sans cœur ou de la mauvaise mère dévergondée. Heureusement, ces merveilleuses comédiennes le font avec une certaine grâce et beaucoup de conviction, ce qui est tout à leur honneur et sauve, du même coup, l'entreprise du naufrage complet.

S'il est vrai que l'on ne prête qu'aux riches, il est sans doute vrai aussi que leurs grandes et petites misères peuvent nous apparaître dérisoires, aveuglés que nous sommes par l'envie... Des ébats amoureux dans des appartements de rêve, des confidences au coucher du soleil ou l'annonce d'un diagnostic médical peu réjouissant sur un bateau de plaisance avec tous les charmes de Lisbonne à l'arrière-plan, qui ne voudrait pas, malgré tout, échanger sa place contre la leur? Comme quoi Hollywood ne détient pas le monopole du rêve et du glamour.

Elles, de Luis Galvão, est un film d'actrices et un drame bourgeois

Juteux portrait de société

COOKIE'S FORTUNE

Réalisation: Robert Altman. Scénario: Anne Rapp. Avec Glenn Close, Julianne Moore, Liv Tyler, Chris O'Donnell, Charles D. Dutton, Patricia Neal, Ned Beatty. Image: Toyomichi Kurita. Musique: David A. Stewart.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ça fait plaisir de revoir Altman dans son élément, avec son humour et son côté caustique, dans le décor du Sud profond qui a su l'inspirer tant de fois. Il met en scène ici une galerie de portraits farfelus dont il a dirigé les éléments selon des tons, des paliers multiples avec une grande souplesse dans la direction d'acteurs.

Entendons-nous, *Cookie's Fortune* n'a pas le génie de *Short Cuts* et de *The Player*, mais il renoue avec cette tradition de satire et cet humour noir et cynique qui ont fait sa marque.

Dans son précédent film, *The Gingerbreadman* — de toute évidence une œuvre exécutée pour ses producteurs —, Altman n'avait guère donné sa mesure. On savoure ici cette histoire tragicomique où mensonge et dissimulation sont les marmelles d'une intrigue psychologique fort désopilante.

Tout est dans le profil des personnages donc. Or, chacun d'entre eux a, sinon un grain, du moins une personnalité marquée qui fera bifurquer le cours de l'action. Nous sommes dans un petit village du Mississippi où les vieilles familles et les descendants d'esclaves vivent en quasi-harmonie dans le respect des manières de tout un chacun. Au centre de l'histoire: Cookie (Patricia Neal), vieille dame excentrique entourée de ses souvenirs et de sa collection d'armes, percluse de rhumatismes, appelant le jour où elle pourra rejoindre son défunt mari adoré. Son seul ami est Willis (Charles D. Dutton), un Noir débouaillonné et dévoué qui fréquenta son époux.

Mais voici que la vieille dame se suicide et que sa nièce Camille, éprise de respectabilité (Glenn Close),



Patricia Neal dans une scène de *Cookie's Fortune*, de Robert Altman

SOURCE ODEON FILMS

assistée de Cora, sa sœur apparemment simplette (Julianne Moore), maquille le tout en meurtre: «*On ne se suicide pas dans la famille.*» Voici aussi que la brebis galeuse de la famille, Emma (Liv Tyler), fille de Cora, revient dans la région et s'installe dans un caboose. Rien ne va plus. D'autant que Willis se retrouve inculpé du meurtre de Cookie à l'heure où tout le monde joue un rôle dans le *Salomé* que Camille met en scène pour élever le niveau culturel de tous.

Cette dimension village du Vieux Sud est portée par le contraste des décors — villa, bar, magasin général, poissonnerie; ciment de la vie sociale aux secrets emmêlés.

Chaque acteur joue sur un octave et un rythme différents. Glenn Close, plus expressionniste que nature,

dictatrice, féroce, à la limite de la caricature d'elle-même. Julianne Moore, elle aussi dans un rôle de composition mais dans le registre stupide et évaporé. Charles S. Dutton y va dans un registre plus mollo, sur un air de blues, alors que la jeune Liv Tyler apporte une énergie moderne au tableau.

Les gags viennent de l'interaction entre ces personnages si composites. Comment un suicide, qui eût été rapidement une affaire classée, peut-il générer une telle kyrielle de malentendus en cascade? C'est toute l'habileté d'Altman d'avoir su marier les niveaux de sens, les entrecroquer jusqu'à l'absurde, au point qu'une mort, une arrestation ne soient plus qu'éléments de comédie, tant avocat, policiers, suspect et amis du suspect entretiennent des liens incestueux. La farce culmine

lors de la représentation hautement amateur de *Salomé*, durant laquelle aura lieu l'arrestation de Camille et où tout le monde fait irruption au poste de police, qui en toges, qui en robes voilées dans le quiproquo général, humour noir en prime.

La mise en scène à la fois souple et jazzée d'Altman permet au film de nager dans plusieurs eaux, sans se cantonner dans la comédie pure mais en brossant par la bande un juteux portrait de société. Qu'est-ce qui empêche *Cookie's Fortune* de se hisser au rang de la percutante satire de *Short Cuts*? Une légèreté de ton, un traitement ludique, quelques caricatures trop marquées pour convaincre (Glenn Close). En mode mineur, soit, mais vraiment désopilant, ce cru Altman se déguste comme un excellent vin léger.

« DÉLICIEUX! DES ACTEURS MERVEILLEUX! »
- Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

« HILARANT! »
- Leah Rosen, PEOPLE

« COMLOT POUR UN MAGOT VAUT SON PESANT D'OR! ALTMAN SE SURPASSE! »
- Bill Zwecker, NBC-TV

« OUTRAGEUSEMENT DRÔLE! UN DES MEILLEURS FILMS D'ALTMAN! »
- Paul Wunder, WBAI RADIO

Glenn Close
Julianne Moore
Liv Tyler
Chris O'Donnell
Charles S. Dutton
Patricia Neal

UN FILM DE ROBERT ALTMAN
Complot pour un magot

VERSION FRANÇAISE DE *COOKIE'S FORTUNE*

À L'AFFICHE!
version originale anglaise version française
CINÉPLEX ODEON ÉGYPTIEN CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN

PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!
Récipiendaire de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

LE VIOLON ROUGE
Un film de François Girard

À L'AFFICHE!
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerias) CINÉPLEX ODEON BROSSARD
CINÉMA 9 ROCK FOREST GALERIES ST-HYACINTHE
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CENTRE-VILLE SHERBROOKE

Miou Miou
un film de Luis Galvão Teles

elles
la vie sexuelle et amoureuse de cinq femmes

Carmen Maura
Guesch Patti Marisa Berenson Marthe Keller

K.FILMS AMÉRIQUE

13 ANS+ À L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS tous les jours: 1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:20 - 9:30

Alain Goldman PRÉSENTE
Gérard Lanvin
Carole Bouquet
Virginie Ledoyen
Guillaume Canet

EN PLEIN CŒUR
UN FILM DE Pierre Jolivet

SCÉNARIO DE Roselyne Bosch
D'APRÈS LE ROMAN DE Georges Simenon "En cas de malheur"
(Editions Presses de la cité)

IMAGES Pascal Riou SON Pierre Escoffier et William Fovard MONTAGE Yves Deschamps
DÉCORS Thierry Flament COSTUMES Jean-Pierre Borge DIRECTEUR DE PRODUCTION François Sisk
MUSIQUE ORIGINALE de Serge Fréchet et Jaxx 103
UNE COPRODUCTION de Jacques Chéreau, France 2, Canal+
AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ et DES SDFICAS Séverin et Garage

À L'AFFICHE!
FAMOUS PLAYERS PARISIEN FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL FAMOUS PLAYERS BROSSARD
CITÉ DES ÉTOILES CINECITY SRD SMC1 France Inter TFI Motion

Maintenant à l'affiche!
Consultez les guides horaires des cinémas

Pierre Jolivet s'attaque au «patrimoine»

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Pierre Jolivet affirme qu'il ne lit pas les critiques sur ses films. Il vous dit ça et on n'est pas très sûr de le croire, d'autant plus qu'*En plein cœur*, sa dernière œuvre qui sortait hier dans nos salles, s'est fait joliment varloper par la presse parisienne. Le terme «exécuter» serait plus juste. Il faut dire que le film est un *remake* (Jolivet déteste le mot). Il y a quarante ans, sur une même adaptation du roman de Simenon *En cas de malheur*, Autant-Lara avait donné la vedette à Jean Gabin et à Brigitte Bardot, et une certaine scène où elle levait sa jupe avait frappé les mémoires. «*En France, on n'a pas le droit de toucher au "patrimoine"*», lance-t-il avec quelque amertume, *ce patrimoine fut-il un film de seconde zone. Car entendons-nous: je n'ai pas refait Les Enfants du paradis...* » Il n'a d'ailleurs pas refait le film d'Autant-Lara, pour la bonne raison qu'il ne l'avait pas vu — du moins avant de tourner — pas plus qu'il n'avait lu le roman de Simenon. C'est le scénario de Roselyne Bosch qui fut sa trame. «*Si j'avais vu le film ou lu le livre, j'aurais été tenté d'intervenir dans l'adaptation, ou même de ne pas le faire, alors...*»

Quoi qu'il en soit, le cinéaste s'attendait à voir son film snobé. Et il le fut. «*Je ne suis pas un révolutionnaire du cinéma*, dit-il. *Mon film s'inscrit dans une tradition de classicisme. Il n'est pas à la mode. On ne me l'a pas pardonné.*»

Jolivet avait auparavant réalisé des œuvres à portée sociale plus grande, comme *Force majeure* et *Fred*. Cette fois, il s'agit davantage d'un film de commande pour lequel il a d'ailleurs reçu le plus gros budget de sa vie (45 millions de francs).

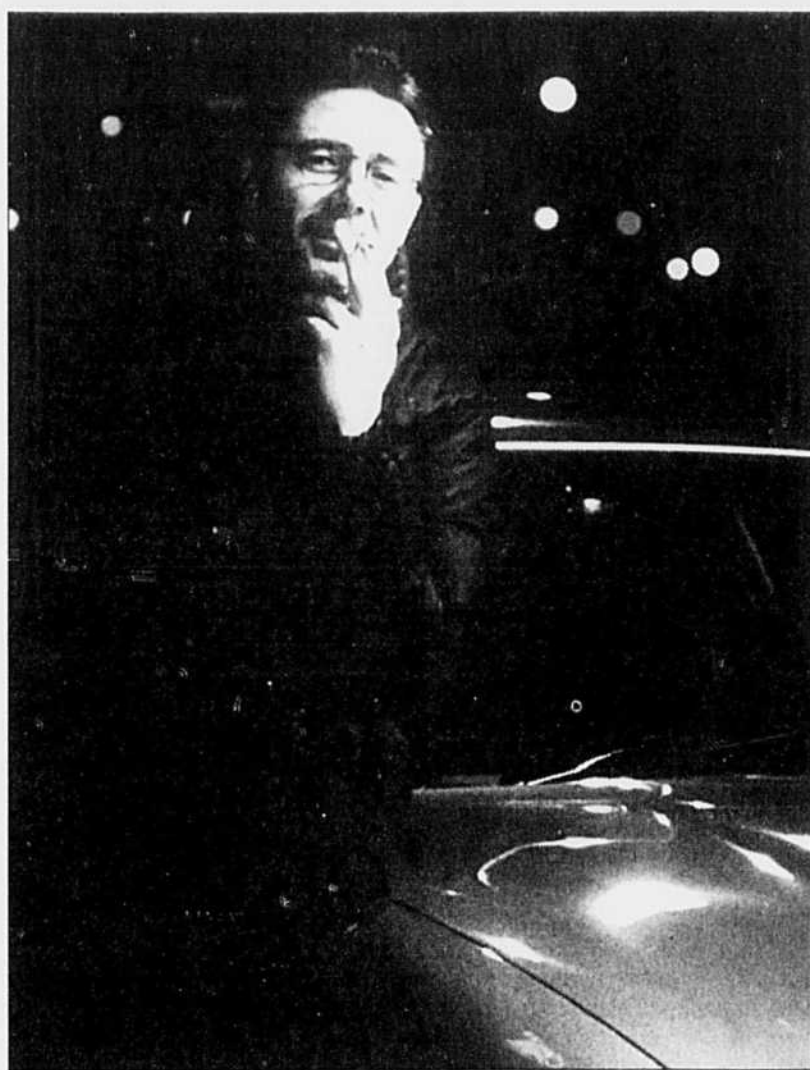
Précisons qu'*En plein cœur*, qui donne la vedette à Jacques Gamblin, Carole Bouquet et la jeune Virginie Ledoyen, est l'histoire d'un triangle amoureux entre le mari avocat, bien marié et apparemment heureux de son sort craquant pour une nymphette délinquante qu'il entend de défendre en cour, avant d'y laisser sa femme et son honneur. Descente dans les profondeurs de la passion, mais aussi dans une certaine image du passé du héros qui croit retrouver en cette jeune fille sa propre enfance.

«*Simenon est le plus adapté des écrivains parce qu'il écrit d'une façon très instinctive*, affirme Pierre Jolivet. *Il n'a rien d'un moraliste, mais ses œuvres ont toujours un fond social et moral qui inspire les cinéastes.*»

Il affirme avoir pensé tout de suite à Jacques Gamblin et à Carole Bouquet pour les rôles des époux. «*Parce que chacun est emblématique d'une certaine classe sociale qui collait à leurs personnages. Elle bourgeoise, lui fraîchement arrivé dans un monde d'argent. Carole Bouquet est belle. C'était amusant de dire: la beauté n'est pas tout. Si j'avais pris une bourgeoise un peu tapée, c'eût été trop simple.*» Quant à Virginie Ledoyen, jeune étoile montante du cinéma français, elle s'est imposée après quelques tâtonnements. «*J'y ai perdu et gagné avec elle. Perdu en séduction immédiate, indiscutable. Son charme est plus discret que celui de Bardot. Virginie possède un mystère diffus plutôt que sexuel, qui ouvrait sur des zones intérieures de séduction.*»

«*La différence d'âge est moins grande entre Virginie et Jacques Gamblin qu'entre Gabin et Bardot à l'époque. Dans le premier cas, on comprend très bien que le personnage de Gamblin, encore très séduisant, ait une petite amie plus jeune. Cela change la dynamique, la rend plus actuelle que dans En cas de malheur.*»

«*Mon film est en est sur la passion*, précise Jolivet. *On dit que les passions sont toujours en dehors de la raison, mais elles ont leurs raisons obscures et cachées. C'est typiquement Si-*



SOURCE MOTION INTERNATIONAL

«Je ne suis pas un révolutionnaire du cinéma, admet Pierre Jolivet. Mon film s'inscrit dans une tradition de classicisme.»

menon, ça. Les choses ne sont jamais au premier degré. Il est un Balzac moderne, abordant le fond tout en traitant de la société qui était la sienne.»

«*Evidemment, l'histoire de l'homme arrivé qui tombe amoureux d'une nymphette a été racontée cent fois. Je me suis intéressé au facteur psychologique de déclin. Il a renié ses origines et elles le rattrapent à un moment de sa vie où l'ennui le gagne.*»

«*Cela dit, j'ai voulu camper mon film dans la société d'aujourd'hui, et le personnage de Virginie est cette incarnation d'une certaine jeunesse qui a très envie des stigmates de la richesse mais qui balance entre deux mondes, deux amours: Gamblin et le*

jeune homme dealer et violent inter-prété par Guillaume Canet. Les deux hommes sont d'ailleurs plus faibles que les femmes... comme dans la vie.»

«*Ce qui me plaisait dans cette histoire, c'est que mes personnages, quelle que soit leur condition sociale, sont tous placés sur le même niveau. La passion les rend égaux.*»

«*N'empêche, c'était la première fois que je travaillais sur une adaptation. Et devant la réception que le film a reçu, j'y penserai deux fois le prochain coup.*» De fait, Pierre Jolivet vient de tourner une comédie sociale qui a pour cadre une petite entreprise, film qui se révélera plus proche de *Fred* que d'*En plein cœur*.

Jacques Gamblin et Carole Bouquet se sont imposés pour les rôles des époux

Trop belle pour lui

EN PLEIN CŒUR

Réalisation: Pierre Jolivet. Scénario: Roselyne Bosch, d'après le roman *En cas de malheur* de Georges Simenon. Avec Gérard Lanvin, Virginie Ledoyen, Carole Bouquet, Guillaume Canet. Image: Pascal Rida. Montage: Yves Deschamps. Musique: Serge Perathoner, Jannick Top. France, 1998, 100 minutes. Cinéplex Odeon

ANDRÉ LAVOIE

De ce côté-ci de l'Atlantique, le cinéma du réalisateur français Pierre Jolivet suscite l'enthousiasme. Son travail de scénariste a fait merveille pour Luc Besson (*Le Dernier Combat*, *Subway*) alors que ses propres films, moins racoleurs, n'explorent pas les mêmes avenues. Comme bien de ses compatriotes cinéastes, il a eu droit à son *remake* (celui de *Force Majeure*, devenu *Return to Paradise*) et la carrière de son dernier film, *Fred*, réalisée en 1996 et sorti ici l'an dernier, n'a connu aucun retentissement. Il nous revient cette fois avec *En plein cœur*, un film remarquable mettant en vedette Gérard Lanvin, Carole Bouquet, Guillaume Canet et une jeune actrice qui s'impose de plus en plus, Virginie Ledoyen.

Reconnaissons d'emblée qu'il a eu la chance de mettre la main sur le scénario de Roselyne Bosch (*1492*, *Christophe Colomb*), une adaptation du roman *En cas de malheur* de Georges Simenon, roman aux accents pervers de ce «Balzac sans les longueurs». Certains cinéphiles et de nombreux amateurs de Brigitte Bardot dans son plus simple appareil se souviendront peut-être de la version de Claude Autant-Lara, réalisée en 1958 avec Jean Gabin dans le rôle de l'avocat qui décide de tout plaquer pour la belle voleuse.

Cette fois-ci, c'est au tour de Gérard Lanvin; l'avocat Michel Farnese succombe vite aux charmes de Cécile (Virginie Ledoyen), une petite garce en cavale qui se retrouve coincée après le vol d'une bijouterie. Comme elle connaît son adresse puisqu'elle lui a volé son porte-monnaie, Cécile le supplie de lui venir en aide et il ne se

fera pas prier longtemps, se servant même du (faux) témoignage de l'amant de Cécile, Vincent (Guillaume Canet), pour la disculper. Après sa sortie de prison, Cécile s'installe dans le lit et la vie de Michel, celui-ci ayant décidé de quitter Viviane (Carole Bouquet), son épouse. La «lune de miel» sera pourtant de courte durée: Vincent ne supporte pas l'idée de perdre Cécile alors que les doutes planent sur la véracité de son témoignage. Ce quatuor désaccordé, victime des hésitations et de l'insouciance de la jeune fille, se détruira rapidement, faisant même éclabousser un peu de sang au passage.

Sans multiplier davantage les mystères et les fausses pistes — ce qu'aurait fait un Chabrol qui se serait moqué du milieu bourgeois ou évolue Michel et Viviane —, Pierre Jolivet réussit sans mal à nous tenir en haleine, toujours obsédé qu'il est d'éviter les temps morts (ses films font souvent moins de 90 minutes). Plaçant volontairement les personnages sur un fil de rasoir et sous haute tension, ceux-ci se débattent comme ils le peuvent, bourrés de contradictions, confus, parfois méchants, souvent insolents, manquant même un peu d'orgueil comme dans le cas de Viviane, l'épouse dupée. En fait, comme dans les romans de Simenon, ils

ne sont «pas toujours coupables mais jamais innocents». Ce récit mélange habilement obsessions, sexe, violence, jalousie et mensonges, sans pour autant que Jolivet s'y vautre inutilement ou que ces éléments prennent le pas sur son ambition première: celle de raconter, avec application et savoir-faire, l'histoire d'une passion dévastatrice.

De surcroît, quatre interprètes au diapason complètent cette petite réussite, à commencer par Virginie Ledoyen, qui porte presque tout le film sur ces jeunes épaules, soutenue également par un Gérard Lanvin vieillissant mais entraînant toujours sa mine des jours tristes. Alors que Guillaume Canet défend le rôle le plus ingrat, celui de l'amant jaloux et un peu fêlé, Carole Bouquet, sans bousculer à outrance son image de marque (Chanel...), réussit à émouvoir, tout comme elle l'avait fait dans *Trop belle pour toi* de Bertrand Blier, là aussi délaissée par un mari en mal de nouveauté.

Même si *En plein cœur* ne bouscule en rien les règles du polar et réinvente à peine le triangle amoureux, le film n'en demeure pas moins séduisant et laisse planer quelques zones d'ombres en plus de ne jamais se faire complaisant à l'égard de la nature humaine. Simenon n'y aurait ajouté qu'un peu de brume...



SOURCE MOTION INTERNATIONAL

Virginie Ledoyen et Gérard Lanvin dans *En plein cœur*.

SANDRINE BONNAIRE FRANÇOISE FABIAN
LAURE MARSAC JERZY RADZIWILOWICZ

secret défense

mise en scène
JACQUES RIVETTE

«Cela fait longtemps que Rivette n'était parvenu à mêler aussi brillamment abandon et précision.»

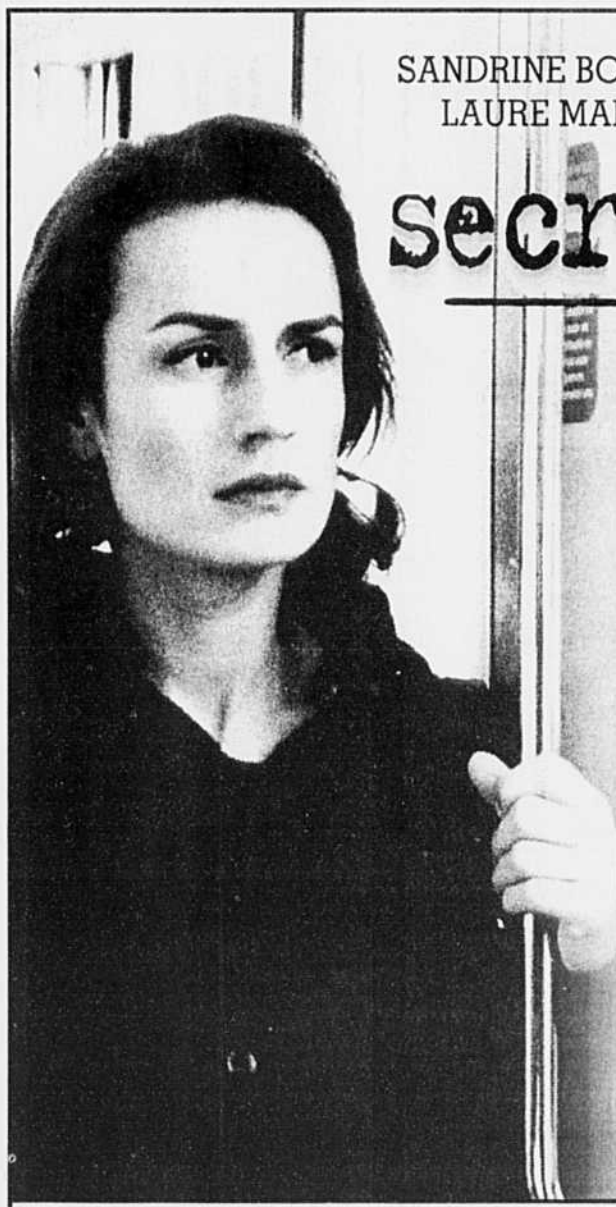
— Pierre Murat, *Télérama*

«Un exercice ambitieux et plein d'humour.»

— Martin Bilodeau, *Le Devoir*

«Un film d'une beauté inclassable.»

— Luc Perreault, *La Presse*



À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ COMPLEXE DESJARDINS tous les jours: 1:30 - 5:00 - 8:30

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227
IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN (13)
UNE BOUTEILLE À LA MER (G)
PATCH ADAMS V.F. (G)
LE PRINCE D'ÉGYPTÉ (G) ET 4 AUTRES!
www.cinema.ca
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

LA COMÉDIE NUMÉRO 1 AU CANADA!
UN BAISER, ENFIN!
(version française de Never Been Kissed)

À L'AFFICHE! SON DIGITAL

| | | | |
|-------------------|-----------------|-------------------|----------------------|
| QUARTIER LATIN | LASALLE (Place) | LANGELIER 6 | TASCHEREAU 18 |
| LONGUEUIL (Place) | BOUCHERVILLE | ST-BRUNO | ST-EUSTACHE |
| CARREFOUR DORON | PLAZA DEL SON | LAVAL (Galeries) | ST-JÉRÔME |
| CAPITOL | STE-THERÈSE B | LES CINÉMAS GUZZO | GALERIES ST-YACINTHE |
| ST-JEAN | STE-THERÈSE B | TERREBONNE B | ST-YACINTHE |
| CINÉ ENTREPRISE | ST-BASILE | VALLEYFIELD | CHATEAUGUAY ENCORE |
| PLAZA REPENTIGNY | ST-BASILE | VALLEYFIELD | CHATEAUGUAY ENCORE |
| FAUBOURG | LASALLE (Place) | CÔTE-DES-NEIGES | LACORDAIRE 11 |
| DES SOURCES 10 | PONT-VIAU 16 | MÉGA-PLEX GUZZO | TASCHEREAU 18 |
| | | | STE-ADELE |

Qui ratera Taratata RATERA LES MÉGASTARS

Taratata est de retour! Avec un Nagui éclaté, un public survolté, un plateau surchauffé par 80 musiciens. À l'affiche de l'émission fétiche: Garou, Luck Mervil, Patrick Fiori, Julie Zenatti, Lenny Kravitz, Supertramp, Julien Clerc, Claude Nougaro, Gloria Gaynor, Noa, Liane Foly, Tina Arena, Khaled, Faudel, Rachid Taha, Cheb Mami et K. Mel.



NAGUI

TARATATA

CE SOIR
19 h30

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

LES ARTS

CINÉMA

Un portrait glacial



Brendan Gleeson et Angeline Ball dans *The General* de John Boorman.

THE GENERAL
Écrit et réalisé par John Boorman. Avec Brendan Gleeson, Jon Voight, Adrian Dunbar, Maria Doyle Kennedy, Angeline Ball. Image: Seamus Deasy. Montage: Ron Davis. Musique: Richie Buckley. Grande-Bretagne, 1998, 129 minutes.

MARTIN BILODEAU

Pour plusieurs, *The General*, récipiendaire du prix de la mise en scène au dernier Festival de Cannes, marque le retour de John Boorman (*Deliverance*; *Excalibur*) à l'avant-plan du cinéma international, lui qui s'était montré avare de grands films depuis *Hope and Glory*, au milieu des années 80. Or, force est d'admettre que la mise en scène vive et inspirée de Boorman écrase ce drame biographique inspiré de la vie peu banale de Martin Cahill (Brendan Gleeson), célèbre bandit dubloinois qui, pendant plus de 20 ans, a tenu la dragée haute aux autorités irlandaises, qui n'ont jamais réussi à l'épingler malgré une succession de vols audacieux, dont le butin estimé s'élève à 60 millions de dollars.

Tournant le dos au sensationnalisme (nous lui en savons gré), mais aussi aux schémas romanesques qui sont habituellement de mise dans ce genre de film, Boorman a privilégié une approche impartiale, froide et déstabilisante, qui dresse peu à peu un mur entre la salle et l'écran.

The General (tel est le surnom que donnaient les autorités à Cahill) prend la forme d'un long *flash-back*, commençant là où tout s'est arrêté pour Cahill, c'est-à-dire un matin de 1994, alors qu'il est abattu devant chez lui par un soldat de l'Armée républicaine irlandaise. L'enfance et ses menus larcins, les séjours en prison, la famille auprès d'une épouse aimante (Maria Doyle Kennedy) et de sa sœur, qui deviendra aussi sa conjointe (Angeline

Ball), les complices du crime (dont Adrian Dunbar) et l'ascension sociale, Boorman déballe le tout comme un catalogue, livrant à la clé un personnage aussi paradoxal et fuyant que celui qu'il a fait apparaître dans les premières images de son film. Un personnage de malfaitteur qui a tout du romanesque, donc tout pour séduire — comme l'ont montré les médias de l'époque, fascinés par Cahill — mais qui, soumis au récit mi-documenté mi-imaginé de Boorman, ne fait que reformuler en boucle une réflexion désolée — assortie d'une longue démonstration — sur l'impossibilité de relier les faits à la vérité intérieure du personnage.

Outre la placidité du scénario, délibérément coupé de toute montée dramatique, *The General* demeure au stade psychologique et narratif de la déposition policière, le manque de charisme de Brendan Gleeson, qui fait de son personnage d'anti-héros un anti-personnage, confirmant la tangente. L'ascendant qu'a Martin Cahill sur ses complices, la séduction qui s'opère dans l'intimité de son foyer, ou pas une fois deux femmes se dévouent corps et âme pour lui, resteront jusqu'au bout inexplicables, limitant ainsi l'adhésion des spectateurs réduits à un spectacle froid, enjolivé par une mise en scène musclée, des images en noir et blanc dont le grain rappelle les vieux télé-reportages, et une musique cadencée qui recouvre le tout sans toutefois moduler les sentiments.

Le personnage de l'inspecteur de police, campé par un John Voight habité qui renoue avec Boorman 27 ans après *Deliverance*, aurait aussi gagné à être développé davantage. Le cinéaste en a fait un pilier moral conventionnel, un simple témoin, of-fusqué par les gestes de Cahill mais en même temps admiratif de son sang-froid. C'est peu dans un film dont le pari est finalement identique à celui qu'il a su relever, le plaisir des spectateurs en moins.

VITRINE DE LA VIDÉO



Une scène de *Happiness*, de Todd Solondz

SOURCE BEHAVIOUR

Bungalopolis telle qu'en elle-même

MARTIN BILODEAU

Rien ne saurait mieux résumer le sentiment qu'on éprouve en découvrant, ou en redécouvrant, le deuxième long métrage de Todd Solondz, que son titre justement, *Happiness*, lequel décrit le mirage d'une galerie de gens ordinaires qui souhaitent que l'illusion de leur bonheur soit complète.

HAPPINESS

★★★★

Œuvre à plusieurs tableaux, où les actions d'une dizaine de banlieusards, parents, amis ou voisins, s'entrecroisent selon les consignes d'un scénario tentaculaire aux visées universelles, *Happiness* propose une vue en coupe d'un monde de banlieue où la quête du bonheur est constamment entravée par la solitude et la peur.

Todd Solondz nous fait faire un voyage au bout de la nuit, au delà des apparences, au carrefour de ce qui ne se dit pas en société et ne se montre pas au cinéma. Un face-à-face formidable et désespéré entre la dure vérité des choses et les artifices nécessaires de la fiction, pour lequel le cinéaste décroche toutes les ficelles et fait tomber les masques d'une galerie de personnages de tous âges, en quête d'amour, d'eux-mêmes, d'absolu ou simplement de sexe.

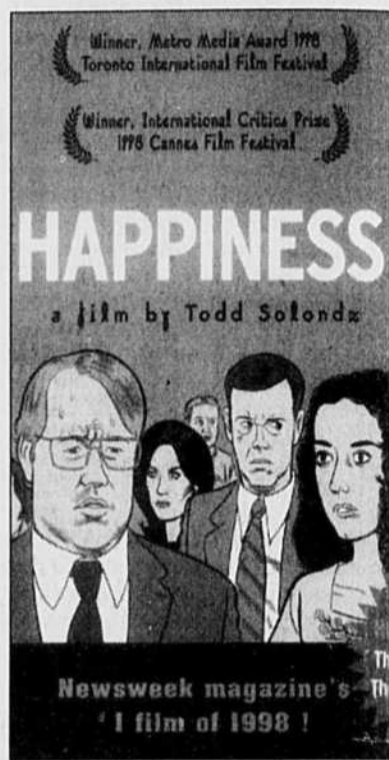
Solondz reste cependant à distance respectueuse du drame, sa mise en scène extrêmement frontale n'adopte pourtant jamais une position de voyeurisme, ni ne baisse les yeux devant l'inmontrable. La société de *Happiness* est laide et attachante, donc crédible; ses travers, les gestes odieux des uns et les crimes des autres passent néanmoins par le regard d'un cinéaste intelligent et moralement raffiné, qui ne juge personne mais secoue le spectateur, trop souvent enclin à fermer les yeux devant une giclée de sperme ou à se boucher les oreilles en entendant un père confier à son jeune fils les détails du crime pédophile dont on l'accuse. Ouch! Encore...

DIS-MOI

QUE JE RÊVE

★★★ 1/2

Le petit bonheur est aussi au cœur de *Dis-moi que je rêve*, du Français Claude Mourieras. Cette fable sur la normalité et l'anormalité, sous le couvert de la comédie poétique, raconte l'histoire d'une famille paysanne dysfonctionnelle et hyperactive, à la fois cimentée et divi-



sée par l'ainé tapageur resté en enfance malgré ses 20 ans, et dont on étudie la perspective d'un internement. La somme des talents réunis, la discrétion et l'intelligence du scénario, la profondeur des sentiments évoqués par une approche impressionniste étrangère aux missions éducatives, tous ces facteurs et d'autres encore font de *Dis-moi que je rêve* un des plus beaux cadeaux de l'année dernière.

L'ARRIÈRE-PAYS

★★★★

Le comédien et scénariste Jacques Nolot, qu'on a vu travailler auprès de Téchiné et Vecchiali, lève le voile sur son arrière-pays à travers un premier film personnel et émouvant, aux lignes épurées, qui raconte le retour d'un comédien (interprété par Nolot) dans son village natal du Midi, où sa mère mourante l'attend avant de trépasser. Les rites funéraires qui s'en suivent donnent au cinéaste le moyen d'explorer les mécanismes sociaux de cette ville de province qui l'a autrefois rejeté parce qu'il est homosexuel et qui aujourd'hui applaudit à son succès. Des scènes émaillent cette chronique douce-amère à laquelle les images superbement éclairées, le travail rigoureux fait en son direct et la forte distribution apportent une qualité de réalisme sidérante.

APT PUPIL

★★★★

Bryan Singer, celui qui nous avait donné le désopilant et diablement efficace *Usual Suspects*, revient à la charge avec *Apt Pupil*, un film-exposé extrêmement solide tiré d'un roman de Stephen King, dans lequel un jeune garçon (Brad Renfro) fasciné par le IIIe Reich oblige un ancien tortionnaire nazi dont il a découvert l'identité (Ian McKellen, qu'on peut admirer au cinéma dans *Gods and Monsters*) à lui raconter ses méfaits, sous peine de se voir démasquer publiquement. *Apt Pupil* propose une réflexion intelligente et brillamment articulée sur le pouvoir, le contrôle, la détermination et la fascination du mal, portée par un intense tandem d'acteurs.

- classique
- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: remarquable
- ★★★: très bon
- ★★: correct sans plus
- ★: très faible
- ☹: pur cauchemar

PRÉSENTE

CRAIGNEZ L'HOMME NÉ D'AUCUNE FEMME

2 MARS AU 24 AVRIL

40 soirs seulement

DERNIÈRE SEMAINE!

...Baroque, espigle, parfois drôle... les situations cocasses foisonnent, les styles et les niveaux de langage s'entrechoquent... Solange Lévesque Le Devoir

...personnages très colorés, grotesques ou dysfonctionnels... Luc Boulanger Voir

...Les 5 acteurs sont tous très bons... cadence infernale... Marie-Christine Blais CBF, Montréal Express

526.6582 à 20h15

Théâtre Intime de 790.1245

réseau admission

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

URFAUST

tragédie subjective

Goethe / Pessoa

Adaptation et mise en scène : Denis Marleau

5 SUPPLÉMENTAIRES du 27 avril au 1er mai

Avec quelle aisance feutrée Paul Savoie, en Méphisto, laboure des siècles d'idées reçues!
Le Soleil, J. St-Hilaire, 12-04-99

Denis Marleau's staging is magical and the performances are all the more powerful because they are understated. (...) Millaire builds a great range for Faust.
The Globe and Mail, K. Taylor, 10-04-99

Une œuvre aride et déstabilisante mais diablement intéressante!
Montréal Ce Soir, M.C. Trottier, 13-04-99

Une création du **Théâtre UBU**

avec Albert Millaire, Céline Bonnier, Paul Savoie, Daniel Parent, Louise de Beaumont

Décor : Michel Goulet; costumes : François Barbeau; musique : John Rea; éclairage : Alain Lortie en collaboration avec le Goethe-Institut Montréal

en coproduction avec Weimar 1999, Capitale culturelle de l'Europe; les Gémoux, Scène Nationale de Sceaux; le Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa; l'Hexagone, Scène Nationale de Meylan et la Rampe d'Échirolles.

USINE C ADMISSEION Jusqu'au 1er mai 1999

Gulchet : 521-4493

DUROCHER MILLIARDAIRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE ROBERT GRAVEL

AVEC VIOLETTE CHAUVÉAU, CLAUDE LAROCHE, JACQUES L'HEUREUX, DIDIER LUCIEN, ALEXIS MARTIN, LUC PROULX, LUC SENAY, GUYLAINE TREMBLAY.

JEAN BARD COOPÉRATEUR CLAUDE GÉOFFRION COOPÉRATEUR LUC SENAY COOPÉRATEUR SYLVIE MORISSETTE

DU 20 AVRIL AU 15 MAI RÉSERVATIONS : 866-8668

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

MAISON DES ARTS DE LAVAL

LA SEMAINE DE LA DANSE JEUNE PUBLIC

Récolte de rêves
Danse Trielle
3 à 8 ans
18 avril à 14h

À cheval sur les nuages
Compagnie Claude Pilon
5 ans et plus
25 avril à 14h

1395, boul. de la Concorde O.
(450) 662-4442

LES ARTS
THÉÂTRE

La Sagouine reçoit au Rideau Vert

Édith Butler incarnera Pélagie, la petite-fille de Pélagie-la-Charette, dans *Le Tintamarre* d'Antonine Maillet

SOLANGE LÉVESQUE

Édith Butler n'est pas peu fière du personnage qu'elle va incarner prochainement dans *Le Tintamarre*, la plus récente pièce d'Antonine Maillet. Pas peu fière non plus, Édith, du titre de chevalier de l'ordre national du mérite qui lui a été récemment décerné au nom du président de la République française par Denis Bauchard, ambassadeur de France au Canada.

Cette distinction qui lui est attribuée pour souligner le dynamisme avec lequel elle a toujours défendu sa langue et sa culture s'ajoute à une pléiade de nominations honorifiques et aux nombreux prix qu'elle a déjà reçus, dont un Grand Prix du disque de l'Académie Charles Cros pour l'album *Je m'appelle Édith* (1983).

Dans *Le Tintamarre* d'Antonine

Maillet, Édith Butler incarnera Pélagie, la petite-fille de Pélagie-la-Charette, le personnage central du roman éponyme de Mme Maillet, roman qui avait décroché le prix Goncourt en 1979. Pour la chanteuse acadienne, il s'agit d'une première incursion au théâtre. Et son habitude des foules ne l'empêche pas d'éprouver un certain trac devant un rôle qui est plus parlé que chanté: «Oui, j'ai le trac, avoue-t-elle, et chaque répétition est pour moi un cours intensif d'interprétation! Mais je suis très contente d'incarner cette femme dont le rôle est de maintenir l'espoir et la cohésion entre les autres personnages de la pièce.»

Éternels exils

Alors qu'en ce moment même, au Kosovo, un peuple entier se trouve écartelé, dépossédé de tous ses biens et exilé en terre étrangère, Édith But-

ler ressent encore davantage la pertinence et la nécessité de présenter *Le Tintamarre*, qui veut rappeler à tous «le grand dérangement» dont les Acadiens ont été victimes en 1755: «Cette tragédie est encore très présente à l'esprit du peuple acadien, témoigne-t-elle. On la sent toujours très vivement dans les mémoires collectives et familiales, particulièrement lorsqu'on entend raconter les terribles événements du Kosovo. Dans ma propre famille, il y a des histoires effrayantes qui se sont transmises au long des générations; l'ancêtre de la grand-mère de ma mère a été pendue. Tout enfant, j'ai été très touchée par cela», avoue-t-elle.

Édith Butler considère la déportation des Acadiens comme un nettoyage ethnique à plus petite échelle: «On a volé les maisons des colons acadiens; on leur a pris les terres qu'ils avaient défrichées de peine et de misère, et on ne les leur a jamais rendues. Encore aujourd'hui, ce sont les Anglais qui possèdent les bonnes terres et les forêts. Les ancêtres de ma mère ont dû vivre cachés dans les bois pendant des décennies.»

Le retour de la Sagouine

La pièce d'Antonine Maillet permettra aux spectateurs de renouer avec la Sagouine (Viola Léger), un personnage haut en couleur qui a marqué l'histoire du théâtre québécois et qui a parcouru le monde depuis qu'elle est apparue au théâtre du Rideau Vert à l'automne 1972. «Cette Sagouine, qui portait sur le monde un regard plein d'ironie et de bon sens, revient bousculer nos préjugés», explique Édith Butler. Avec Citrouille, un jeune homme en pleine crise existentielle, Marie-Pet, boulangère et mère de 18 enfants, Sullivan, le marin d'origine irlandaise, Michel-Archange, l'homme de la terre et de la forêt, Mariaagélas, commerçant et fille de «bootleggers», Pélagie, qui a le même caractère que sa célèbre ancêtre, et Ozite, «une aïeule de 104 ans qui peut tout dire parce qu'elle n'a rien à perdre», la Sagouine tiendra tête à des fonctionnaires (incarnés par les spectateurs de la salle) venu effectuer un recensement et leur expliquera «pourquoi et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Édith Butler voit *Le Tintamarre* d'Antonine Maillet comme «une grande courtépente qui touche autant les problèmes actuels que les problèmes des anciens.»

comment les Acadiens sont toujours là malgré tout.»

Édith Butler voit *Le Tintamarre* comme «une grande courtépente qui touche autant les problèmes actuels que les problèmes des anciens. Contrairement aux Québécois qui sont plus latins, remarque-t-elle, les Acadiens ont habituellement une mentalité de silence et de discrétion. Il faut rompre ce silence». Et quelles sont les origines de la tradition du tintamarre? «Elle remonte au Moyen Âge, sinon avant. Un tintamarre, raconte la chanteuse, c'est un grand tapage collectif que l'on fait lors de certaines fêtes, celle de l'Acadie, le 15 août, par exemple. Cela fait partie de la culture de notre peuple; c'est

une forme d'expression, la revendication et l'affirmation d'une identité», ajoute-t-elle. À l'époque, les gens le faisaient pour chasser les mauvais esprits; en Acadie, on l'a pratiqué aussi pour taquiner ceux qui perdaient leurs élections (on retrouvait également cette tradition dans certains villages québécois au temps des «bleus» et des «rouges»).

«Le tintamarre, reprend Édith c'est maintenant devenu une façon d'affirmer quelque chose, de dire: on est là, bien vivants, «deboutte», comme on dit chez nous, on existe sans frontières». A son personnage de Pélagie, Antonine Maillet fait dire: «On a des mots, des rêves, des chansons qu'on ne peut tenir

dans nos mains, comme l'âme, comme l'eau de la mer...»

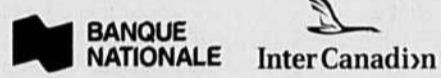
Habitée à travailler en solo, la chanteuse goûte le plaisir de travailler avec ses collègues sous la direction de Guillermo De Andrea. En plus de Janine Sutto et de Viola Léger, toutes deux bien connues du public montréalais, on retrouvera à ses côtés Luc Leblanc, Philippe Beaulieu et Stéphane Côté ainsi que deux cousines d'Édith: Denise Bouchard et Diane Lauzier. Tout ce beau monde fera donc retentir *Le Tintamarre* d'Antonine Maillet à partir du 20 avril au théâtre du Rideau Vert, qui célèbre cette année ses 50 ans d'existence.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Oui, j'ai le trac, avoue Édith Butler, et chaque répétition est pour moi un cours intensif d'interprétation!»

EN COLLABORATION AVEC



Le Tintamarre

CRÉATION!

ANTONINE MAILLET

MISE EN SCÈNE:
GUILLERMO DE ANDREA

Du 20 avril au 15 mai 1999

VIOLA LÉGER
JANINE SUTTO
EDITH BUTLER
DENISE BOUCHARD
DIANE LOSIER
LUC LeBLANC
PHILIPPE BEAULIEU
STÉPHAN CÔTÉ

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ROXANNE HENRY
DÉCORS: YVAN GAUDIN
COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGES: SONOYO NISHIKAWA
CONCEPTION SONORE: EDITH BUTLER
ACCESSOIRES: JEAN-MARIE GUAY

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793

www.rideauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE

LE SAMEDI ET LE DIMANCHE
EN MATINÉE, SUR RÉSERVATION
SEULEMENT.

Gouvernement du Québec
Bureau du Québec
dans les Provinces atlantiques



À L'AFFICHE DÈS MARDI!

Rideau sur le 5^e siècle

Abonnez-vous à la série de
7 ou 5 spectacles!

Encore une fois,
si vous le permettez

Saison 1999 • 2000

AUTEUR: MICHEL TREMBLAY
MISE EN SCÈNE: ANDRÉ BRASSARD
Avec Rita Lafontaine et André Brassard.
(uniquement disponible dans la série de 7 spectacles)



Pygmalion

Auteur: George Bernard Shaw, Traduction: Antonine Maillet
Mise en scène: Françoise Faucher
Avec Guy Nadon, Isabelle Blais, Raymond Legault, François Tassé, Monique Lepage, Perrette Souplex, Gabrielle Mathieu, Marie-Josée Normand, Jacques Baril, Marcel Girard et Danielle Leduc.



Bousille et les justes

Auteur: Gratien Gélinas
Mise en scène: Micheline Lanctôt
Avec Benoît Brière, Nicole Leblanc, Marie Charlebois, Diane Langlois, Élyse Marquis, Marc Grégoire et plusieurs autres.



Avec le temps (Cent ans de chansons)

Conception et mise en scène: Louise Forestier
Avec Louise Forestier, Gabriel Gascon, Kathleen Fortin, Hélène Major, Stéphane Brulotte, Lynda Johnson et Louis Gagné.



LES CHAISES

Auteur: Eugène Ionesco
Mise en scène: Paul Buissonneau
Avec Hélène Loisel et Gérard Poirier.



Maître Puntila et son valet Matti

Auteur: Bertolt Brecht, Traduction: Michel Cadot
Mise en scène: Guillermo de Andrea
Avec Raymond Bouchard, Pierrette Robitaille, Claude Prigent, Mireille Devyglon, Sylvie Boucher, Jean Harvey, François Longpré et plusieurs autres.



GRACE ET GLORIA

Auteur: Tom Ziegler, Traduction: Michel Tremblay
Mise en scène: Denise Filiatrault
Avec Viola Léger et Linda Sorgini.
(uniquement disponible dans la série de 7 spectacles)



Une invitation à mettre
le siècle en pièces



Tél.: (514) 845-0267
Télex.: (514) 845-0712
www.rideauvert.qc.ca
355, rue Gifford



Considérations sur le deuxième plus vieux métier du monde

VINCENT DESAUTELS
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

«C'est une chose bien difficile à faire, pour un acteur, que de parler de la pièce avant qu'elle ne se soit concrétisée sur scène.» D'évidence, Jean-Jacqui Boutet aimerait mieux être n'importe où ailleurs qu'ici, en entrevue. Une heure avant la répétition matinale, deux semaines avant la première, le comédien cherche comment aborder *La Femme du boulanger*, de Marcel Pagnol, d'après une nouvelle de Jean Giono, dans laquelle il tiendra le rôle de ce boulanger provençal marié à une trop belle femme.

La pièce qui clôt la saison du Trident n'est pourtant qu'un prétexte pour le faire parler, lui, du haut de ses vingt-cinq ans de métier, un quart de siècle qu'il a passé, pour une bonne part, à faire rire les foules, des grands textes au répertoire estival. Et Jean-Jacqui Boutet en a long à dire sur le théâtre, lui qui cumule près de cent productions en carrière, avec souvent un total de six pièces par année. Le comédien s'avère surtout un bon observateur de sa profession: toutes ces années passées sur les planches lui ont donné une bonne connaissance du métier d'acteur, et à 44 ans, il tient un discours d'expérience qu'on attend habituellement de comédiens plus âgés.

L'«assent», la scène et le cinéma

Pour l'heure, Jean-Jacqui Boutet s'étend sur les cours de diction que l'ensemble de la distribution a dû suivre pour bien rendre l'accent méridional qui fait le charme des récits de Pagnol. «Dans les parties, on se trouve ben bons, mais le jouer, c'est autre chose»; l'acteur a sorti son texte et relit à haute voix ses répliques, consciencieusement surlignées en vert, pour faire entendre les difficultés insoupçonnées d'un phrasé ou d'une syntaxe populaire qui ne nous est pas familière. «Nous, les Québécois, avons plus d'oreille que les Français, se rassure-t-il, parce qu'on a écouté aussi bien des films doublés en

France et des films québécois que des films américains.»

En matière de films, Jean-Jacqui Boutet se pose en amateur éclairé: «Je connais Raimu, Fernandel et Jovet depuis l'âge de sept ans — en fait depuis que sa mère, qui travaillait dans un cinéma de La Tuque, l'emmenait à toutes les séances et lui soufflait à l'oreille le nom des acteurs et réalisateurs. C'est donc par Raimu, dans le film que tourne Pagnol en 1938, qu'il connaît d'abord son nouveau rôle; il avait d'ailleurs commencé à le travailler à partir du scénario, de facture très théâtrale, avant d'apprendre par le Trident qu'une version scénique existait aussi...»

N'empêche que le cinéma demeure un outil fantastique pour la mémoire de l'art dramatique, estime Jean-Jacqui Boutet, même si les techniques de la scène et de l'écran diffèrent. Il permet de garder par l'image et le son le souvenir d'acteurs disparus, de conserver une trace de la façon de jouer des plus grands, ce qui, pour un comédien, permet d'avoir une vision plus intemporelle de cet autre plus vieux métier du monde. «Un acteur est un acteur, considère Jean-Jacqui Boutet. Bien que les niveaux de jeu changent, les fondements du métier restent les mêmes, ce qui fait que ce n'est pas une éternité qui me sépare de Molière, par exemple, mais plutôt une fraction de seconde.»

À ce sujet, il y a encore plusieurs répliques du *Malade imaginaire* que Jean-Jacqui Boutet connaît par cœur, même s'il y a des années qu'il a tenu le rôle; entre autres, celle-ci, toute simple, où Argan, sur les conseils de Toinette, va simuler la mort pour tester l'amour de sa fille: «N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire la mort?», demande le vieillard, méfiant. «On sait par les registres que Molière, qui utilisait beaucoup ses muscles faciaux, provoqua un fou rire général avec cette réplique au soir de première, mais pas les soirs suivants. Le comédien d'aujourd'hui se pose encore la même question qu'à du trancier Molière: "Quoi faire pour que telle réplique marche?" Moi, dans ce cas précis, j'avais tellement l'anecdote en tête que de toutes les repré-



LOUISE LEBLANC

L'équipe du *Boulangier* en répétition: Réjean Vallée, Denis Lamontagne, Pierre Gauvreau, Jean-Jacqui Boutet (au centre) et Jack Robitaille.

sentations, je n'ai jamais obtenu une seule répétition avec la maudite réplique...»

De même, Jean-Jacqui Boutet a une image amusante pour parler de l'apprentissage d'un texte, ce travail essentiel par lequel un comédien retient des pages de répliques à rendre sur scène. «C'est comme la peinture, compare-t-il, il y a trois couches à don-

ner pour bien savoir un texte. La première, c'est de l'avoir en tête en le lisant. La deuxième, c'est de le savoir en répétition, de pouvoir commencer à le dire. La troisième, c'est de le vivre sur scène.» Ce qui, avoue le comédien, peut arriver bien tard dans le processus des répétitions, quand ce n'est pas au soir de première ou même

plus tard dans certains cas, voire jamais. L'acteur est bien conscient de ses limites; il lui arrive de se dire, à s'entendre jouer, qu'il est en train de se répéter. «On ne peut pas toujours se renouveler et il y a des fois, je le vois bien, je fais du "Boutet"», confesse-t-il.

Les aléas du métier

Le métier facilite-t-il les choses? L'expérience apporte-t-elle une forme d'assurance aux comédiens? «Au contraire!», croit Jean-Jacqui Boutet. «Quand tu es jeune, tu as le trac parce que tu ne sais pas ce qui peut t'arriver sur scène. Quand tu es vieux, tu as le trac parce que tu sais trop bien ce qui peut t'arriver sur scène. À 25 ans, on n'a peur de rien, mais l'âge nous fait avoir peur. On devient aussi plus exigeant parce qu'on est plus conscient du produit à rendre. Jouer, c'est facile; ce qui est difficile, c'est de donner l'impression que ça n'a rien de facile. La seule affaire qui est plus simple avec l'expérience, c'est d'aller en soi, de chercher à l'intérieur ce dont on a besoin pour un rôle.»

Les années de métier forgent l'expérience, mais elles amènent aussi les revers. Quand on aborde l'épisode récent de la Bordée, pendant lequel une saga politico-financière lui a fait perdre la direction artistique d'un théâtre qu'il avait fondé et qu'il dirigeait depuis des années, le comédien se renfrogne. Visiblement, la bleuzure guérit encore. Jean-Jacqui Boutet, le regard vague, prend quelques instants pour répondre. Un laconique «Ça ne s'oublie pas» traverse finalement ses lèvres. «Je ne croyais pas que ça pouvait arriver à quelqu'un. J'en suis resté méfiant», soupire-t-il encore en rangeant machinalement son texte, en portant la main vers son manteau. «Mais je n'en garde pas d'amertume. C'est plat de travailler avec quelqu'un d'amer», conclut-il avant de rejoindre la salle de répétition, où il retrouvera enfin son personnage, le boulanger fou d'amour qu'il ne sait pas encore expliquer.

LA FEMME DU BOULANGER
Présentée au Théâtre du Trident
du 27 avril au 22 mai 1999

EN BREF

Dernière chance

Dernière chance de voir *Discordantia*, ce soir, à la salle Multi du complexe Méduse. Après les représentations de Québec, qui clôtureraient la saison de danse contemporaine de La Rotonde, la dernière création de la chorégraphe Danièle Desnoyers et de sa compagnie Le Carré des Lombes s'envole pour le Japon. Portée par la densité émotionnelle de la musique de Sofia Gubaidulina, toute en dissonance et en harmoniques étranges, *Discordantia* est une œuvre composée de courtes scènes où les corps des interprètes réagissent aux provocations de la matière sonore.

Le Club musical reçoit

Grande visite pour clôturer la saison du Club musical de Québec, dimanche soir à la salle Louis-Frédéric du Grand Théâtre: on reçoit le pianiste américain Murray Perahia. Artiste de réputation internationale, menant depuis près de trente ans une carrière glorieuse, Murray Perahia a enregistré sur étiquette Sony Classical un vaste répertoire qui lui a valu nombre de décorations et de prix spéciaux. Pour le concert de dimanche, il a choisi trois compositeurs favoris des mélomanes: Bach, avec *Suite anglaise n° 5*, Beethoven, avec *Sonate n° 6* en fa majeur et la fameuse *Sonate n° 14*, dite *Clair de lune*, ainsi que Schumann, avec la *Sonate en do mineur*.

Écran d'épingles

Antitube présente une série de films réalisés avec l'une des techniques de cinéma d'animation des plus fascinantes, ne serait-ce que par la patience de moine qu'elle exige. L'écran d'épingles, inventé par Alexandre Alexeïeff au début des années 30, se compose d'un million d'épingles fixées sur un panneau vertical; en les enfonçant plus ou moins, en projetant une lumière plus ou moins rasante, on en vient à créer avec les ombres des images superbes en tons de gris. Au Musée de la civilisation, le mercredi 21 avril, on pourra voir les films de l'ONF réalisés ainsi, dont un d'Alexeïeff, le jeudi 22, projection du *Procès* d'Orson Welles.

Vincent Desautels

le marin o marinho
de **Fernando Pessoa**

mise en scène: Julie Vincent
collaboration: Richard Gagnon
Danièle Panneton
avec: Isabel Dos Santos, Danièle Panneton, Marthe Turgeon, Julie Vincent

du 16 avril au 8 mai 1999 20h

salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'aujourd'hui
3900 rue Saint-Denis, Sherbrooke
17,80\$ • 15,00\$ étudiants/ainés • admission générale
billets en vente à la billetterie du Théâtre d'aujourd'hui
réservations (514) 282-3900
production SINGULIER PLURIEL

Le Théâtre de La Manufacture présente

Trick or Treat

de Jean Marc Dalpé

EN SUPPLÉMENTAIRE jusqu'au 1er mai 1999

Trick or Treat? La pièce de Jean Marc Dalpé nous réserve les deux: des tours à sa façon et des gâteries savoureuses. Une véritable friandise, pour qui aime les saveurs corsées. Marie Labrecque, VOIR gâteries savoureuses. Une véritable friandise, pour qui aime les saveurs corsées. Marie Labrecque, VOIR

...Une construction absolument magnifique... Un scénario extraordinaire... Une performance d'acteurs extraordinaire... Une pièce emballante... Dès le début, j'ai écouté ça presque du bout de ma chaise... Que vous dire? Il faut aller voir ça!

Robert Lévesque, C'est bien meilleur le matin

Une pièce verte et qui cogne... mêlant l'innocence à la perversité, l'horreur à l'humour noir... un plaisir que de découvrir ces multiples éléments dans le jeu généreux des cinq comédiens admirablement dirigés qui composent cette distribution et dans la fine mise en scène de Fernand Rainville... Salange Lévesque, Le Devoir

Percutant comme un coup de feu... Un univers haute-tension porté par une langue crue et râpeuse (...) qui provoque, mêlé, les rires et les grincements de dents... Un suspense. Redoutablement efficace. Sonia Sarfati, La Presse

mise en scène de **Fernand Rainville**
avec **Jean Marc Dalpé - David Boutin - Pierre Curzi - Maxime Denommée - Claude Despins**

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE: ALLAIN ROY
CONCEPTEURS: RÉAL BENOIT - MIREILLE VACHON - MARTIN LABRECQUE - LARSEN LUPIN - PATRICIA RUEL - ERIC VILLENEUVE

30 MARS au 24 AVRIL

4559, Papineau, Montréal, (coin Mont-Royal) RÉSERVATIONS: (514) 523-2246

Le théâtre Le Boléro présente:

féroce

Texte de: **CHRISTIAN FORTIN**
Mise en scène: **JACQUES ROSSI**
Assisté de: **MICHEL ST-AMAND**

Comédiens: **MICHELINE BERNARD, MARIO BORGES, RICHARD FRÉCHETTE, MANON LUSSIER**

au THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
1371, rue Ontario Est, Montréal

Du 15 avril au 2 mai 1999
du Mardi au Samedi à 20H
et le Dimanche à 16H

Réservations: (514) 526-6582
Réseau Admission: (514) 790-1245

LE GROUPE COMMERCE
Compagnie d'assurances
Copenulle
LE CONSEIL DES ARTS
LE CANADA COMMERCE
DU QUÉBEC
COMITÉ DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC
Damaïro
Fédération québécoise
de la danse

CLAUDE GAUTHIER
JARDINS

NOUVEAU SPECTACLE

APRÈS L'ALBUM...

(...) on fait du cocooning dans sa poésie.
-Le Soleil
Ah! Le timbre unique de Gauthier, la vérité rare rare d'un homme de paroles.
-La Tribune
Sa poésie est fine, ciselée.
-Le Journal de Montréal

Et jamais son chaud timbre ne servit autant de notes justes.
-Le Devoir
C'est un disque qui vieillira bien... comme son auteur.
-La Presse

Album disponible maintenant

...VOICI MAINTENANT LE SPECTACLE
LES 27 et 28 AVRIL À 20H00

LE DEVOIR
2490 Notre-Dame Ouest, Montréal
Billetterie (514) 931-2088 (514) 790-1245

Les trains
d'Olivier Choinière

Une création du **Théâtre Le Clou** présentée par **la Maison Théâtre**

Mise en scène: **Benoît Vermeulen**
Assistance à la mise en scène: **Alexandre Brunet**
Scénographie: **Raymond Marius Boucher et Ana Cappelluto**
Éclairages: **Serge Côté**
Environnement sonore: **Sylvain Scott**
Vidéo: **Hugo Brochu et Natalie Lamoureux**

Distribution: **Mireille Brullemans, Chantal Dumoulin et Sylvain Scott**

du 21 au 23 avril 1999

la Maison théâtre
Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM 514 790-1245
Métro Sherbrooke 1 800 361-4595

ALCAN
BANQUE NATIONALE
LE DEVOIR
TVR

DISQUES



Francis Cabrel fait merveille sans chercher à briller.

SOURCE CHANDELLE (SELECT)

La couleur du silence

Francis Cabrel nous revient tel qu'en lui-même: hors saison, hors mode, hors courant, mais jamais hors d'ordre

SYLVAIN CORMIER

On sait peu ici que c'est à Francis Cabrel que l'on doit le retour sur scène du champion des rock'n'saucisson Dick Rivers. Cela se passait au début des années 90: le moustachu d'Astaffort avait littéralement offert ses services à l'ancien Chat Sauvage, alors éloigné des feux de la rampe depuis quinze ans. Tournée, hôtels, musiciens, Cabrel s'occupa de tout. En spectacle, les compères ne jouèrent que du rock'n'roll première époque, en anglais dans le texte, du Elvis, du Buddy Holly, du Eddie Cochran. Et chacun garda de l'expérience un souvenir formidable.

J'en parle pour que l'on ait en tête ceci: Francis Cabrel est tout aussi pétri d'Amérique que Dick Rivers, Eddy Mitchell ou Johnny Hallyday. Pareil. Tous dans le même fan club de Gene Vincent. Quand l'affreux Jojo chante «Toute la musique que j'aime / Elle vient de là / Elle vient du blues», Cabrel pourrait partager le refrain. Le type à la sarbacane a beau habiter le midi de la France, son cœur est à Memphis et ses pieds trempent dans le Mississippi. Lui parler, c'est le constater: il ne jure que par les blues de Robert Johnson et le son des plus belles guitares gossées dans le bois d'arbre de l'Amérique profonde; d'ailleurs, il les collectionne, véritable connaisseur.

Du folk «avé l'assent»

J'en parle parce que ce nouvel album, suite longtemps espérée du parfait *Samedi soir sur la Terre*, n'est pas si différent de ceux que produisent les anciens combattants susnommés. Comme eux, il y chante de la musique américaine en français. Même qu'il reprend une ballade soul trentenaire d'Otis Redding, *I've Been Loving You Too Long*, très joliment adaptée en *Depuis toujours*. C'est le même combat, à cela près qu'on n'a jamais l'impression que le bon Francis voudrait être Elvis à la place d'Elvis, tel mon cher Dick, dit le mimétique. Au contraire, Cabrel, sans jamais se poser la question de son identité tellement elle est assumée, continue album après album de chanter le blues, le country et le folk «avé l'assent» du Sud gros comme ça. Comme si la musique lui appartenait au lieu d'en être le serviteur agnouillé. Cabrel prend les musiques de racines de l'Amérique et en fait invariablement de la chanson à la Cabrel. On ne se dit jamais: ah! ce Cabrel, quel obnubilé! On dit: ah! Cabrel, quel art chansonnier!

J'écoute *Hell Nep Avenue*, où Cabrel débambule en plein pays du coton, «Avenue du blues, boulevard de personne, / on y a vu trainer Robert Johnson / jusqu'au matin grattant la misère», et jamais l'image si désagréable du touriste *frenchie* s'extasiant devant le pittoresque des *shot-gun shacks* et leurs sofas troués sur la véranda ne surgit. On est plutôt en compagnie du plus sensible des observateurs, capable d'extraire le zeste de vérité des lieux les plus communs: «*Quelques mesures de silence / à l'heure où l'autobus s'avance / aucune fille n'en descend et le blues reprend.*» C'est à mon sens la plus grande qualité de Cabrel: il a l'œil, le nez, l'oreille, les sens infiniment affi-

nés. Un subtil, quoi. Un intelligent du cœur. Du genre qui sait lire entre les lignes, capter l'instant d'éternité, mesurer l'exacte densité de l'air ambiant, décrire le «presque rien» comme il le fait dans la chanson du même nom: «*C'est rien que du bleu ordinaire, / du bleu comme on en voit partout, / mais j'y ai mis tout mon savoir-faire / et toute notre histoire en dessous.*»

Le sens du détail

Presque dans chaque chanson, il fait merveille sans chercher à briller. En mots tout simples mais tournés d'une manière fraîche, il parvient à donner corps à la plus banale des histoires d'amour: «*Y a soixante-cinq millions d'années / par un soleil comme aujourd'hui, / un de nos grands-parents faisait / le beau pour sa nouvelle amie*» (*Rien de nouveau*). Avec la délicatesse de trait d'un impressionniste, il réussit à rendre jusqu'à la couleur du silence: «*C'est le silence / qui se remarque le plus, / les volets roulants tout descendus, / de l'herbe ancienne / dans les bacs à fleurs / sur les balcons, / on doit être hors saison*» (*Hors-saison*). Même lorsqu'il s'amuse à multiplier les allitérations comme dans *La Belle Debbie*, le sens du détail criant de justesse ne lui fait pas défaut: «*[...] j'étais ses beaux boutons d'habits / je mis un vieux CD d'Alba / alors, alors elle s'enhardit / et Dieu soit loué s'amadoua.*»

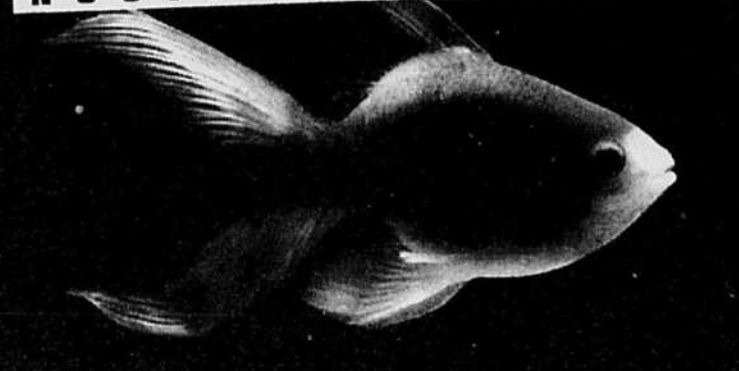
Et surtout, comme si de rien n'était, Cabrel accomplit la plus remarquable des choses: il évolue. À travers ce disque de Cabrel essentiellement semblable à tous les autres (bons disques de Cabrel, il y a de saines audaces. Ainsi, dans *Cent ans de plus*, il rapatrie tout naturellement le blues américain en Afrique, mêlant les guitares à la Son House et Robert Johnson aux rythmes du continent d'origine, avec la voix d'ange de Lokua Kanza en écho. Dans *Loi-*

devant, il se sert du country-blues *made in USA* pour magnifier les paysages algériens. On ressort de l'écoute presque ravi que par le précédent *Samedi...*, mais en se demandant de surcroît s'il ne faudrait pas redessiner les cartes: le Mississippi de Cabrel, plus que jamais, se jette dans la Méditerranée.

HORS-SAISON

Francis Cabrel
Chandelle (Select)

SYLVAIN LE LIÈVRE LES CHOSES INUTILES NOUVEAU SPECTACLE



APRÈS L'ALBUM...

Écouter les choses inutiles, c'est trouver un endroit où l'on est bien, au chaud et blotti.

- Le Devoir
- La Tribune

Un disque heureux qui ressemble à un jardin...
Lelièvre donne ici un grand cru.
-Le Journal de Montréal

Des choses qu'il fait bon voir et entendre. -Voir (...), la même limpidité dans les textes et surtout ce même goût pour les sonorités rondes et pleines qui vous réchauffent le cœur.

-La Presse

Album disponible maintenant

...VOICI MAINTENANT LE SPECTACLE
LES 21, 23, 24 AVRIL À 20H00

LE DEVOIR
2490 Notre-Dame Ouest, Montréal
Billetterie (514) 931-2088 (514) 790-1245

OSM

La Symphonie «Jupiter» de Mozart, dirigée et commentée par Bernard Labadie.

Découvrir, comprendre, écouter...

Dans ce concert commenté, le chef d'orchestre Bernard Labadie nous parlera de Mozart, son écriture et son œuvre. Une invitation à une écoute active.

Paroles et musique
Dimanche 25 avril 1999, 11 h

Bernard Labadie, chef

Mozart *Symphonie n° 41, «Jupiter»*

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

Billets OSM : 842-9951
Admission : 790-1245

OSM
ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL
CHARLES DULOFF

La Presse

INDUSTRIE

Qui ovationne-t-on, au juste?

Il n'y a pas que les rappels et les prolongations qui soient télégraphiés dans les spectacles: même les réactions du public sont écrites dans le scénario. Petite dénonciation de l'«ovation debout».

SYLVAIN CORMIER

La réflexion amorcée il y a deux semaines en cette page à propos des prolongations et rappels, dont je déplorais le côté arrangé-avec-le-gars-des-spectacles, m'a valu l'envoi d'un article publié dans la revue littéraire québécoise *Liberté* en 1996 (n° 207), sous la plume de Jean-Pierre Girard, lequel avait déjà cogité sur la question avant moi. Afin de me sentir moins seul, voici un extrait de l'éclairant essai intitulé «*La culture de crête ou le contemporain besoin d'encenser*»: «*Qu'en est-il de la magie dans un spectacle où les rappels sont prévus d'avance? J'aime le travail et la réflexion, je le reconnais et le clame, mais les fées, mon Dieu, l'instant magique où l'expression artistique me défonce d'une manière si singulière, si apaisante. C'est encore pour ça que je vais voir un show, moi. Et c'est sûr que ça dépend de l'âge du capitaine, des dessous parfumés de la duchesse, des détails. On barbote ici dans le total imprévisible.*»

L'imprévisible? Je me souviens encore, presque huit ans plus tard, des extraordinaires instants vécus lors du passage de la chanteuse française Pauline Ester au Spectrum dans le cadre des FrancoFolies: le bonheur de la jeune femme devant l'enthousiasme de l'auditoire fut tel qu'elle revint six ou sept fois sur scène, improvisant des *sing-alongs* parce qu'elle n'avait plus rien à chanter. À la fin de la fin, elle bondissait sur scène en souriant: c'est nous qui souhaiions qu'elle parte. Bel exemple de purs rappels.

Plus loin, Girard pose une autre question, ma foi, capitale, à propos des ovations automatiques en fin de spectacle:

«*La fureur des braves avait-elle quelque chose (on présuamera: pour l'essentiel) à voir avec les spectacles? Qu'est-ce que ces gens célèbrent au juste? La vénération qu'on semble désirer vouer aux personnages publics, aux vedettes — le culte de l'auteur, en quelque sorte, entretenu pour la passe par des «gérants» qui sont parfois des «éditeurs» —, peut-il interférer*

entre l'œuvre (cette entité qui devrait rejoindre personnellement le spectateur, le rejoindre dans les replis et, donc, profondément) et ceux qui tentent le contact avec elle?»

Cela m'a souvent frappé aussi: on se lève, on ovationne parce qu'il est requis d'ovationner. Ne nous voyant pas debout, se dit-on, le pauvre artiste serait trop malheureux. Alors, sans y penser, on préfère lui faire plaisir. Par automatisme, on est bon spectateur.

«Qu'en est-il de la magie dans un spectacle où les rappels sont prévus d'avance?»

Et on se prouve du même élan que ce show-là valait le prix d'entrée, le gardiennage, le stationnement, etc. Que l'on ne s'est surtout pas trompé. Au fond, il n'y a pas que les rappels et prolongations qui soient prévus mais aussi les réactions du public. Girard parle de «*totale disjonction entre les motivations (ici: applaudir, se lever, etc.) et les vertus réelles du produit lui-même une fois acheté.*»

Qu'aime-t-on, au fond du fond? Les spectacles? Les artistes? J'ai bien l'impression qu'on aime surtout aimer.

La boîte à bottes d'Eddy

Si, d'aventure, vous passez en France et avez quelque 3800 francs français à dépenser (pas les anciens, mais bien les nouveaux, les *neuf* francs comme on disait en soixante, du lourd!), ce qui revient à un bon millier de dollars et je ne sais trop combien d'euros, ne vous méprenez pas en achetant la belle boîte à bottes d'Eddy: elle ne contient pas de bottes, mais des disques.

Six mini-coffrets de cinq albums, ce qui nous fait, si je multiplie correctement, trente compacts d'Eddy Mitchell, c'est-à-dire 408 titres, soit la réédition intégrale des albums enregistrés en studio, augmentée de pièces uniquement disponibles en 45-tours.

Le boîtier, vous l'aurez compris, imite parfaitement l'emballage carton des bottes de cow-boy américaines chères à Schmolli (Schmolli est le surnom du brave et noble Eddy, qui lui est resté depuis le temps des Chaussettes Noires, rapport à la marque de chaussettes du même nom).

Un certificat d'authenticité signé par Claude Moine sous son pseudonyme d'Eddy Mitchell (on s'y perd, à la fin) est inclus dans le boîtier,

avec sceau de cire, s'il vous plaît. Les pochettes y sont fidèlement reproduites, dont celle, exceptionnelle, de l'introuvable album *7 colts pour Schmolli*, entièrement dessinée par Jean Girard dit Gir alias Moebius (décidément, il n'y a que moi à vivre sous mon nom de baptême), cocréateur de l'ultime bédé western *Blueberry*.

Je sais qu'une compilation d'une vingtaine de titres suffirait à la majorité, mais bon, je signale tout de même l'existence du magnifique objet, des fois qu'un maniaque de marque en fasse son trésor (de la Sierra Madre).

Pas d'Anthology pour les Stones

Le chroniqueur Walrus de l'essentiel mensuel britannique *Mojo* nous affranchit dans la livraison d'avril à propos du projet de document musical et vidéo définitif des heures creuses et fastes des Rolling Stones. Ainsi apprend-on que ce qui se voulait l'équivalent en plus «personnel» de l'*Anthology* des Beatles a lamentablement foiré parce que les Stones ont voulu tout faire eux-mêmes, ces pingres de multimillionnaires.

C'est nul autre que Keith Richards qui menait les entrevues à l'aide de son propre camcorder: les résultats, à ce qu'il paraît, étaient aussi éprouvants qu'une projection du film *Le Camion* de Marguerite Duras (où l'on voit un camion qui roule ou Duras avec Depardieu qui en parle) ou encore un *infomercial* de Madame Minou (où l'on voit Madame Minou et des gens qui parlent des prédictions de Madame Minou). Comment tenir une bouteille de Jack Daniel's, une guitare et une caméra en même temps, voilà la question.

Vente de débarras

Après feu Jackie Kennedy, Elton John et Ginette Reno, c'est au tour d'Eric-la-main-lente-Clapton de brader sa layette intime. À cela près qu'en guise de petites affaires, le cher homme n'a que des guitares.

En juin à New York, rapporte le même numéro d'avril de *Mojo*, plus de 100 Gibson, Fender et autres Harmony Stratotone seront proposées au plus offrant lors d'enchères au profit de l'Antigua Crossroads Centre, sorte de Portage britannique cofondé par l'ancien Yardbird lui-même.

Entre autres déchets, on pourra s'approprier la fameuse Brownie, une Fender Stratocaster sur laquelle Eric, sous le déguisement de Derek & The Dominoes (encore un alias!), plaqua le célébrissime riff d'intro de *Layla*. On espère amasser 500 000 \$. Ce qui fait combien, en euros?

20 au 24 MAI

INTERNATIONAL
FESTIVAL
MUSIQUE
ACTUELLE
VICTORIAVILLE

JEUDI 20 mai 22H00

FATIMA MIRANDA
«DIAPASSION»

VENDREDI 21 mai 20H00

MILFORD GRAVES
JOHN ZORN

SAMEDI 22 mai 20H00

IVA BITTOVÁ
VLADIMIR VÁCLAVEK

DIMANCHE 23 mai 22H00

PETER BRÖTZMANN
TENTET

LUNDI 24 mai 20H30

CHRISTIAN MARCLAY
THURSTON MOORE
LEE RANALDO

INFORMATIONS, PASSEPORTS & FORFAIT
Tél: 819-752-7912 Fax: 819-758-4370
fimav@cdcbf.qc.ca
www.cdcbf.qc.ca/FIMAV

Québec • Victoriaville • Canada • YAMAHA

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

HALF MAD MOON

The Damnations TX
Sire (Warner)

Ma meilleure p'tite bouffée d'oxyde de carbone des derniers mois. Les Damnations TX, c'est un trio d'Austin, capitale du Texas et de la bonne musique de racines. Le groupe réunit deux sœurs, Amy Boone et Deborah Kelly, et un copain guitariste, Rob Bernard, depuis

1994. Il s'agit de leur premier véritable album, si l'on ne compte pas le *Live Set* de l'an dernier, paru localement à 1000 exemplaires. Remarqués par l'industrie descendue en masse au South By Southwest, jamboree annuel de talent neuf tenu à Austin, voilà donc les Damnations TX (TX pour Texas, histoire de se différencier d'autres Damnations) propulsés à l'avant-plan de la nouvelle scène musicale dite du «new West». On pourrait décrire leur musique, en une expression forcément réductrice, comme étant du roots-punk alternatif. Entendez par cette triple étiquette: une attitude j'fais-c'que-j'veux-et-allez-vous-faire-foutre, une affection affichée pour les genres traditionnels de la musique américaine, et un parcours résolument parallèle. De fait, il y a dans leur soupe tout ce qui survit comme de la mauvaise herbe dans ces coins-là: du bluegrass, du rockabilly, du western, voire un peu de folk-pop psychédélique des années 60. J'y entends autant les Indigo Girls que Mazzy Star ou les Cowboy Junkies première époque, voire les Byrds. C'est malpropre, un peu tout croche, éminemment charmant. Pour ceux qui croient qu'une station-service en ruines est la plus belle chose du monde.

Sylvain Cormier

COREY HARRIS

The 5 x 5
Étiquette Alligator

Taj Mahal s'est toujours distingué en alliant blues et... ethnologie! Il chante des originaux, il joue des antiquités. Il allie la musique des champs laissés en jachère depuis des lunes à celle des faubourgs des grandes grandes villes. Bref, Taj Mahal est un bluesman total.

Avec son nouvel album, Corey Harris se pose peut-être bien en héritier de Taj Mahal. Guitariste très fin, chanteur très franc, Harris est l'ethnologue de la génération montante. Il rénove le vieux. Il restaure la chansonnette. Et surtout, il convainc. Plus que jamais.

Pour confectionner cette ode à l'art des anciens, à la culture du Sud, celui en particulier des bous de la Louisiane, il a composé une ribambelle de pièces originales qu'il chante en anglais, on s'en doute, mais aussi en... français.

Tiens, écoutez celle-là: *J'avais une belle Camerounaise / si noire et si douce / mais elle est partie, me voici / sans chérie...*

Musicalement, Harris et ses complices ont pris soin grandement soin, de proposer un éventail ou plutôt de décliner la richesse acoustique, et très agricole, du blues. On est loin, très loin de cela, parce qu'on est plein Sud. On est au soleil. Il était temps.

Serge Truffaut



18 TRACKS

Bruce Springsteen
Columbia (Sony)

C'est drôlement chouette de sa part: Bruce a répondu aux demandes de ses fans, qui réclamaient *The Fever* et *The Promise*, deux de ses plus valables chansons des années 70 jamais officiellement rendues publiques (sinon la seconde, donnée au vieux copain d'Asbury Park Southside

de Johnny). Seulement voilà, il faut payer le prix des largesses: les deux titres, plus une autre chanson plutôt anodine intitulée *Trouble River*, laissée-pour-compte des sessions de l'album *Human Touch*, ne sont disponibles qu'en bonus à la compilation *18 Tracks*, résumé du coffret triple de matériel rare ou inédit *Tracks* paru à l'automne. La manœuvre apparaît d'autant plus chiche qu'il y avait sur les trois albums toute la place voulue, près d'une vingtaine de minutes par disque, pour inclure ces morceaux-là.

bruce springsteen
18 TRACKS

et bien d'autres. À la limite, il eût été honnête de les offrir en CD simple, en complément d'un extrait du boîtier. Cela dit, le fan se tordra néanmoins le portefeuille jusqu'à ce qu'il en crache quelques billets froissés tellement *The Fever* et *The Promise* remplissent leur fiévreuse promesse. Bien qu'à l'état d'ébauche, *The Fever* est rien de moins que l'hymne définitif du désir charnel. *The Promise*, réenregistrée en février dernier par Bruce seul au piano, est une forte ballade explorant l'essentiel thème springsteenien des espoirs et désillusions, dans le moule des classiques *The River* ou *The Price You Pay*. Vivrez-vous? N'y pensez même pas.

S. C.

CENTRAL RESERVATION

Beth Orton
Arista/BMG

Vous l'avez remarquée, cette façon qu'a le soleil, après le changement d'heure, de briller un peu plus fort dans nos journées, de réchauffer enfin la fin du jour, glaciale depuis l'automne? À son meilleur, Beth Orton est exactement comme ça.

À preuve, écoutez plutôt *Stolen Car*, la lumineuse ouverture de *Central Reservation*, deuxième album de cette chanteuse electro-folk pas ordinaire révélée il y a deux ans par l'étonnant album *Trailer Park*. Appuyée par les glissements magiques et amples de Ben Harper à la guitare, Orton y élève une tristesse de déposée en pleine lumière et la réchauffe dans les grands espaces.

La suite de ce disque où apparaissent aussi les D'John, Terry Callier et Ben Watt (*Everything But the Girl*) est un brin plus tranquille, mais marquée par d'autres grands moments où cette personnalité hyper-émotive s'exprime avec une beauté fragile et persistante. Étonnant phénomène, cette voix mal entraînée, à la justesse parfois approximative (*So Much More* et *Love Like Laughter* en souffrent considérablement), réussit justement par ces faiblesses à livrer quelque chose d'immédiat et d'étonnamment sincère. Et c'est ce qui lui permet de rendre si touchantes, à l'écoute, des paroles comme celles de *Stars All Seem to Weep*, posées sur des atmosphères riches signées Ben Watt: *Je pense à toi, la nuit, sous la lune / Et il semble que les étoiles pleurent.*

Installant une fois de plus son folk au bord des musiques dansantes et électroniques, Beth Orton livre ici un *Central Reservation* qui répond aux attentes créées par *Trailer Park*, même si la présence de plusieurs producteurs, de chanson en chanson, affaiblit quelque peu la cohérence de l'ensemble. Mais ce n'est rien pour vraiment assombrir cet éblouissant soleil triste.

Rémy Charest

BRYANT STREET

Dubtribe Sound System
(Jive Electro/BMG)

Sorti de San Francisco, le Dubtribe Sound System livre un disque sur lequel il est difficile d'écrire, simplement parce qu'on peine, en l'écoutant, à rester sagement assis devant

l'ordinateur. Même si elle sent la discothèque à plein nez, la musique de ce «système de son» est tout à fait emballante, grâce à la multiplicité des nuances ajoutées à des rythmes parfois convenus mais menés avec brio. Grand mix d'une bonne heure, Bryant Street passe des accents latins aux emprunts disco en passant par des élans de cuivres et des rappels des années soixante, sur un axe dansant fort bien défini et possédant une véritable personnalité. Même si elle fait plus appel aux reins qu'à la tête, la musique du Dubtribe Sound System est salement intelligente. Vous écrivez, demanda la cigale? Eh bien dansez, maintenant!

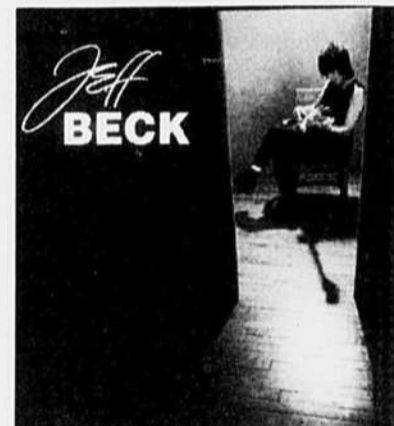
R. C.

SIXPENCE NONE THE RICHER

Sixpence none the richer
(Squint/Sony)

Venu d'Austin, au Texas, ce groupe au nom surprenant livre ici un troisième album pas vraiment inclassable, mais s'amusant avec intelligence entre le rock léger et la pop éthere. On pense aux Sundays, aux Cardigans ou à Nathalie Merchant, en entendant la voix légère de Leigh Nash. Mais en entendant les guitares de Matt Slocum faire dans l'atmosphère comme dans le plus mordant, la batterie de Dale Baker se frotter au rock dur (voir la chanson *Love*) on ne réussit pas vraiment à mettre un nom sur ce son. Avec des emprunts à Neruda (*Puedo Escribir*) et une maison d'édition appelée Le tigre sur un ballon, Sixpence none the richer se donne des airs artistiques que dément en partie la simplicité pop de *Kiss Me* ou d'*I Can't Catch You*, probablement la plus belle pièce de l'album. Une découverte sympathique.

R. C.



WHO ELSE?

Jeff Beck
Epic (Sony)

C'est le meilleur guitariste de la planète rock, affirment certains. Le «*god-nor*», comme disent les Anglais d'Angleterre. Le plus fluide, le plus fortiche du manche, l'homme aux douze mains superponiques. Avec les Yardbirds au milieu des années 60, digne successeur d'Eric Clapton, il multiplia les solos génialement audacieux et inspirés, totalement hendrixien deux ans avant que le frisné ne défrise tout le monde. Il n'y a qu'à écouter le prophétique *Shape Of Things To Come* pour s'en convaincre. Plus tard, derrière les jeunots Rod Stewart et Ronnie Wood au sein du Jeff Beck Group, il fit merveille avec *I Ain't Superstitious*, blues de Willie Dixon. C'est au début des années 70 que les choses se gâtèrent, alors que Beck se lança dans le jazz-fusion instrumental, ce piège à cons des as de la six-cordes. Telle une poule sans tête, il se mit à pondre des solos qui n'allaient nulle part, parfois brillants, le plus souvent indulgents, rarement mémorables. De projet en projet, on le suivit néanmoins, le remarquant ça et là, notamment derrière le vieux copain Rod le temps d'un *People Get Ready* magique, ou alors avec les Big Town Playboys le temps d'un hommage senti à Cliff Gallup, le guitariste des Blue Caps de Gene Vincent.

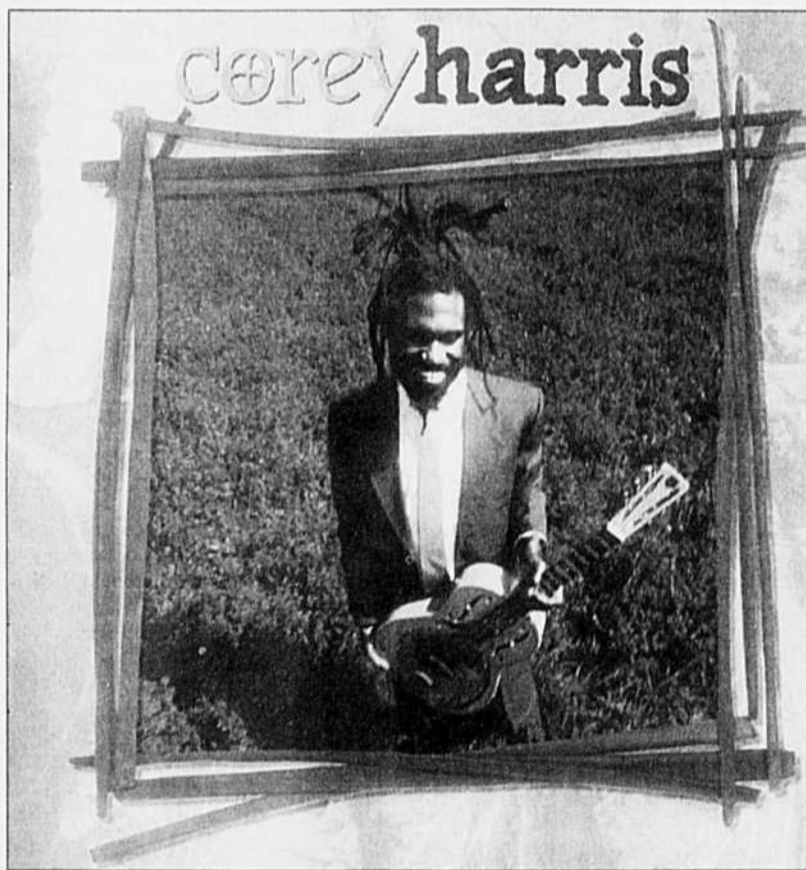
Revoilà notre homme. De nouveau seul aux commandes, hélas. D'où l'affligeant retour des solos sans queue ni tête, des effets électroniques yeux-tu-en-vlà, des notes qui n'en finissent plus de finir, des attaques furieuses dans le vide. Pour changer, ou enfin le croit-il, Beck s'est mis à la mode techno, mitraillant ses milliards de notes par-dessus un blitz-grieg sonore à la Prodigy. Ce qui ne change rien à l'affaire: sinon les atmosphériques *Angels (Footsteps)*, *Another Place* et *Declan, Who Else?* n'offre rien d'autre que fioritures et sparages à l'infini, ravalant tristement Beck au rang des Steve Vai, Joe Satriani et Stéphane Dufour: le club des branleurs de manche. Pur et simple gaspillage de talent. Allons réécouter les Yardbirds pour ne pas pleurer.

S. C.



OLAF HEINE

Jeff Beck et son toutou



1999 : une saison inoubliable!

Pour vous qui aimez l'art, des voyages de courte ou de longue durée, des festivals de musique, de grandes expositions, des morceaux de pays à découvrir autrement!

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS
(514) 276-0207

Brochure disponible au début de mai

En collaboration avec Nadeau et Rouleau L'autre voyage inc. Détenteur d'un permis du Québec

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE DU QUÉBEC
Art dramatique Montréal

CODE 99

de François Archambault
musique de Yves Morin
mise en scène de Normand Chouinard

du 23 avril au 1^{er} mai 1999, à 20 h
(relâche le dimanche 25 avril)

Entrée : 6,00 \$
(don versé au fonds de secours des élèves)
Réservations : (514) 873-4283

Studio-théâtre Jean-Valcourt
100, rue Notre-Dame Est, Montréal
(métro Champ-de-Mars)

Québec

N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca



NICOLE UN, REINE DE CHAIR, une fiction d'un jeune auteur de l'École nationale de théâtre, Francis Monty, qui explore un univers démesuré. Avec Francine Vézina, Cynthia Angel, Benoit Reau (trois comédiens inscrits au Conservatoire d'art dramatique de Montréal), François Godin et Francis Monty à FICTIONS.
Réal. Line Meloche
Dimanche à 19 h 30

À RADIO-CONCERTS :

Le Trio Gryphon avec Jamie Parker, Annalee Patipatanakoon et Roman Borys, en direct de la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau à Montréal.
Anim. Françoise Davoine
Réal. Christiane LeBlanc
Lundi à 20 h

Debussy, Fauré, Poulenc, Bernstein, Gershwin, Bizet, Barbara Streisand, Greg Lake... Un répertoire varié interprété par la mezzo-soprano Odette Beaupré et les pianistes Louise Pelletier et Yvon Bellemare.
Anim. Michel Keable
Réal. Richard Lavallée et Geneviève Sarda
Mardi à 20 h

Ariane Émond vous réveille tout en douceur et en musique aux MATINS DU MONDE, du lundi au vendredi de 6 h 07 à 9 h.
Réal. Claude Duhamel

MIDI-CULTURE en direct de la librairie Champigny à Montréal à l'occasion de la Journée mondiale du livre. Invité : Dany Laferrière.
Anim. Francine Moreau
Réal. Diane Maheux
Vendredi à 12 h 11



DONNEZ À QUELQU'UN UNE DEUXIÈME CHANCE!

Discutez du don d'organes avec votre famille et signez votre carte de donneur dès aujourd'hui.



LA FONDATION CANADIENNE D'UREIN

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Bouquet de printemps sur des airs d'antan

FRANÇOIS TOUSIGNANT

BACH — ARIAS

ET OBOE D'AMORE

Jean Sébastien Bach: *Airs Erbarne* (*Dich, mein Gott* (extrait de *La Passion selon saint Matthieu* BWV 244), *Ach, unaussprechlich ist die Not* (extrait de la cantate BWV 116), *Jesu, Der auß großer Liebe* (extrait de la cantate BWV 165), *Schöne dich, o Seele nicht* (extrait de la cantate BWV 147), *Qui sedes ad dextram Patris* (extrait de la *Grand Messe en si mineur* BWV 232) et *Saget, saget mir geschwinde* (extrait de l'*Oratorio de Pâques*, BWV 248); concertos pour hautbois d'amour en la majeur (BWV 1055a) et en ré majeur (BWV 1053a). Daniel Taylor, contrebasson; Bruce Haynes, hautbois d'amour; Scott Metcalfe, violon solo; Hélène Plouffe et Olivier Brault, violon; Christine Moran, alto; Susie Napper, violoncelle; Pierre Cartier, contrebasse; Réjean Poirier, clavecin et orgue. Durée: 57 min 56. ATMA ACD3 2 2158



Le claveciniste Christophe Rousset

SOURCE DECCA

Daniel Taylor chante cet après-midi au Met, diffusion en direct sur la chaîne culturelle de Radio-Canada. Allez vite vous acheter ce disque avant la diffusion: après, il risque de ne plus en rester en magasin. Pas pour le snobisme ou la mode, ce serait tomber dans la facilité. Non, pour la beauté de cet enregistrement.

Daniel Taylor a choisi un écclectique programme d'extraits, des airs archi connus et techniquement pas toujours évidents. Relevant le défi, il s'en tire avec brio. La voix est parfaite sur tout le registre, le timbre toujours aussi expressif — ce qui est extrêmement rare chez les contrebassons —, la justesse, impeccable. J'aimerais dire que tout est parfait; pourtant, un certain maniérisme me déçoit un peu.

Il manque un chef dans cette réunion de bons éléments. Comme personne n'est vraiment là pour imposer une conception solide, chacun trouve la voie moyenne, s'y contente et s'en contente. Le résultat est très beau, je me répète, mais manque de conviction. Sans boudier cependant, la séduction est telle qu'on ne peut guère résister à cette musique intelligente et sensible aussi tendrement faite.

Pour compléter les airs, deux concertos pour hautbois d'amour, un instrument que Bach affectionnait particulièrement, surtout comme accompagnateur de ce type de voix. Saluons la musicalité de Bruce Haynes, mais reconnaissons qu'il ne maîtrise pas encore son instrument.

Au son, on croirait réentendre les enregistrements de Leonhardt ou de Harnoncourt de la fin des années soixante, alors qu'on attachait plus d'importance à la couleur qu'au figural technique. Alors, devant la qualité d'autres interprètes au même instrument, on ne le trouve pas assez sûr. Même si son phrasé est louable.

GUILLAUME DE MACHAUT
Guillaume de Machaut: *Le Jugement du roi de Navarre* (1349), ballades, motets, virelais et textes récités. Ensemble Gilles Binchois, dir.: Dominique Vellard. Durée: 65 min 25. Cantus C 9626

Le Moyen Âge est décidément et désespérément perdu pour ses langues et ses musiques. Les textes qui nous restent et les études qui se font actuellement le prouvent: il y a autant de Moyens Âges «officiels» en musique que de chapelles romanes et gothiques. S'il est une chose maintenant partagée par tous ses exégètes, c'est qu'il faut le revoir sans passer par les penchants déformants de la tonalité, de la Renaissance et des restaurations du genre abbaye de Solem ou des céciens.

Il est difficile de suivre tous les débats houleux dans la communauté

médiévale; dans le fond, pour juger adéquatement d'une reconstruction, le critique se voit forcément limité à son intuition poétique, guidée par sa curiosité de tout ce qui se passe dans ce domaine. Ainsi, on peut souscrire à un éventail large de «propositions esthétiques» (pour utiliser ironiquement un jargon à la mode) sans pour autant trahir son amour de la musique d'antan.

Dominique Vellard et son ensemble Gilles Binchois sont donc amoureuxment partis à la reconquête de pratiques du XIV^e siècle pour faire partager leur passion de l'œuvre de Guillaume de Machaut. De la longue geste *Le Jugement du roi de Navarre*, il ont retenu une partie du texte, récit adorablement en une langue qui emprunte assez au vieux français pour qu'on en savoure les parfums antiques et qui se tient juste suffisamment près de l'actuelle manière française pour qu'on comprenne tout le texte et le propos. Pour de la poésie dite sur disque, c'est parfait, voire idéal.

En plus, selon une pratique qu'ils croient provenir de l'époque, illustrée par les mystères, les chansons de geste et certaines relations, ils ajoutent des pièces musicales pour ponctuer la narration. Si, à l'époque, troubadours et trouvères officiaient tant comme poètes que musiciens, pourquoi pas imaginer que, sur cette longue narra-

tion, des pauses ou commentaires musicaux puissent se greffer sans troubler le récit.

Le choix des pièces musicales reste généralement assez en rapport avec l'atmosphère du texte ou la situation dramatique du sujet. On peut se surprendre d'entendre le *Kyrie* de la *Messe de Notre-Dame*, mais il faut alors se souvenir que Vellard ne cherche pas l'authenticité «exacte», mais plutôt la vérité esthétique.

En interprète, il la crée donc pour nous, n'ayant bravement cure d'aucune récréation; son travail se borne à deux principes fondamentaux: d'abord, ne pas trahir l'idée; ensuite, en serviteur fidèle, la faire aimer (ou faire partager sa passion, c'est du pareil au même).

Admirablement servi par une prise de son et une présentation exceptionnelles, on écoute là un spectacle littéraire et musical hors du commun. Comme tout cela nous semble à la fois près et proche! L'époque découvrirait Machaut et s'en enorgueillissait. Curieux à dire: avec un tel disque, on peut dire que notre modernité peut se considérer comme choquée de retrouver l'émerveillement de ce qui était si prisé autrefois. Un conseil: faites-en l'expérience.

GERMAN OPERETTA

OVERTURES

O. Nicolai: ouverture aux *Joyeuses Commères de Windsor*; J. Strauss: ouverture à *La Chauve-souris*; F. von Suppé: ouverture à *Poète et paysan*; C. M. von Weber: ouverture à *Euryanthe*; E. Humperdinck: ouverture à *Hänsel und Gretel*; H. Marschner: ouverture à *Hans Heiling*; R. Heuberger: ouverture à *Un bal à l'opéra*; E. N. von Resnacek: ouverture à *Donna Diana*; A. Lortzing: ouverture à *Tsar et forgeron*. Académie de Saint-Martin in the Fields, dir.: Sir Neville Marriner. Durée: 67 min 15. Philips 456 576-2

C'est le printemps, c'est le temps de se faire passer un peu de musique légère, et quoi de mieux que de se remémorer certaines pages orchestrales, des ouvertures pot-pourris des meilleurs thèmes, pour se détendre? Une fois de temps en temps, tout le monde aime bien flirter avec la légèreté viennoise. Ce florilège proposé par Philips va en réjouir plus d'un, et pas que parmi les adeptes de CJPX.

Pourtant, on aurait pu faire attention à certaines précisions. *Euryanthe* (de Weber) et *Hänsel und Gretel* (de Humperdinck) ne sont pas des opérettes et sont, de plein droit, des œuvres admises — et conçues — comme des opéras. On risque alors de fausser la nature des choses, même s'il est vrai que les compositeurs d'opérette se sont fortement inspirés de ces modèles, comme Richard Strauss d'ailleurs. Pour le reste, oui, on navigue dans le royaume de la mélodie gentille et facile, un peu douceuse et bellâtre, dont le charmant ronron n'a d'égal que la prévisibilité de l'orchestration. C'est aussi plaisant et nécessaire que des viennoiseries le dimanche matin.

Pour que cela passe, il faut une mise au point au quart de tour que l'Académie de Saint-Martin in the Fields ne possède malheureusement plus. Même si le répertoire est facile,

il a ses propres exigences; il y a trop d'approximation et de flottements pour qu'on puisse parler de véritable réussite. C'est dommage, car la sélection du répertoire est plus qu'intéressante. Les vents sont tout de même assez beaux, mais les cordes tirent un peu la patte. Un petit disque qui amuse, mais qui ne casse rien.

SCARLATTI — ROUSSET

Domenico Scarlatti: 15 sonates pour clavecin. Christophe Rousset, clavecin. Durée: 72 min 51. Decca London 458 165-2

Domenico Scarlatti, fuyant son père et les goûts arrêtés du public napolitain, s'est refait une virginité en arrivant à la cour d'Espagne. Heureux monarque qui a pu engager un tel artiste pour lui écrire des exercices de clavecin (c'est ainsi que Scarlatti a originellement nommé ses sonates) aussi géniaux. Parmi les près de 550 exercices qui nous sont parvenus — et dont seul Scott Ross a réalisé une farineuse intégrale, sorte de testament voulu avant sa mort prématurée —, pianistes et clavecinistes pignent à loisir de quoi nous réjouir.

Christophe Rousset en propose quinze qui vont vous faire sourire par leur originalité de conception et d'interprétation. Il joue ce répertoire comme s'il n'y avait pas d'encre entre la partition, les doigts, la pensée, le style et le son. Si le répertoire n'est pas toujours ce qu'il y a de plus virtuose chez Scarlatti, les rugosités ibériques sont toujours bien présentes, de même que les innovations techniques du compositeur. Agrégats

percussifs, sauts larges pour varier le timbre et faire du panache (et aussi imposer un rubato, voire un phrase aux traits), cela amuse et épate. C'est déjà plus que fort bien.

Il y a aussi l'inspiration des lignes mélodiques, spécialement dans les sonates plus lentes ou à caractère mineur. Alors, l'art de Christophe Rousset se hisse très haut, au point où, comme chez Scott Ross, la rigueur du travail donne l'impression de la plus grande liberté de l'improvisateur: une légère hésitation ici, une articulation un peu arpeggiée par là, un ralentissement juste pour mieux faire attendre la note désirée, une accélération pour donner un frisson... c'est tout en sensualité et en ludisme, sans négliger l'intelligence. Et il faudrait glose longtemps sur sa manière de faire sonner les nobles fanfares!

La réputation de Christophe Rousset d'être l'étoile française la plus brillante dans le répertoire du clavecin est tout à fait justifiée et méritée par cet enregistrement, une étoile qui ne pâlit pas, loin de là.



L'ENSEMBLE ROMULO LARREA
UN SIECLE DE TANGO
21 avril

avec la participation de **Veronica Larc**

HOMMAGE À ASTOR PIAZZOLLA
22-23 avril

Cinquième salle Place des Arts
Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

CLASSIQUE

25% de réduction

2 JOURS SEULEMENT
SAMEDI 17 AVRIL
DIMANCHE 18 AVRIL

sur tous nos disques
COMPACTS ET CASSETTES
CLASSIQUES

(ÉTIQUETTES BLANCHES SEULEMENT)



Andrea Bocelli Sogno



Cecilia & Bryn
Cecilia Bartoli - Bryn Terfel.
Duos.



Angèle Dubeau & la Pietà
Berceuses & jeux interdits



Moussorgsky
Boris Godounov.
J. Rouleau dans le rôle titre.



Chopin
Concertos pour piano n° 1 et 2.
M. Argerich - C. Dutoit.



Vivaldi
Per archi.
A. Dubeau & La Pietà.



Dvorak - Mendelssohn
Trios avec piano.
Gryphon Trio.

Ces titres sont en promotion jusqu'au 21 avril.

Ouvert 7 soirs, sauf à Montréal

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval • Mail Champlain

LE TRIO Gryphon

le lundi 19 avril à 20 h

DEUX DC,
DEUX NOMINATIONS
POUR LES JUNO!
"Maximum-intensity
chamber music."
THE GLOBE AND MAIL

PROGRAMME: HAYDN, BRAMHIS,
ET KELLY-MARIE MURPHY

chaîne culturelle
Radio-Canada Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure LE DEVOIR Desjardins

PRIX ÉTUDIANT: 10\$
BILLETTERIE: 987-6919

Culture, vous dites ?

Cette semaine, j'étais conviée à une rencontre dans le cadre des Journées de la culture. Débat assez raté et par ailleurs interminable, où les discussions s'envolaient en tous sens, faute de gouvernail. Mais du chaos surgit parfois quelque lumière, celle des mouches à feu brillant un moment dans la nuit, et certaines réflexions amorcées méritaient qu'on tende l'oreille. Les débats sur l'importance de la culture dans notre société, il faudrait les multiplier, même brouillons (un peu moins que celui-ci, tout de même), même s'ils soulèvent plus souvent qu'à leur tour des questions sans réponses, des gémissements diffus. Il faudrait les multiplier ne serait-ce qu'en vertu du malaise qu'ils suscitent, le camp des optimistes s'opposant à celui des pessimistes et tout le monde perdant pied sur la surface glissante en question.

Sur l'estrade, on y allait de constats plutôt sombres. Les quatre participants: le dramaturge Wajdi Mouawad, l'écrivaine Denise Boucher, le professeur d'histoire Pierre Boglioni et moi-même. Chacun porté par ses mots, son expérience, affirmait en substance la même chose: «Notre société n'accorde guère d'importance à la culture. Hors d'un petit cercle d'initiés et de créateurs, on ne sent guère ici de ferveur, d'intérêt, de fièvre face à ces questions-là.» Nous disions: «Alerte!» sans trop savoir comment émerger de cet état d'alerte-là, mais avec l'impression de patauger dans une drôle de mare d'indifférence.

Entendons-nous, tout le monde admettait l'existence d'une vie artistique aussi abondante qu'intéressante, à Montréal surtout, où le théâtre et les spectacles sont si vivants. La création est subventionnée, les politiciens ronronnent leurs discours sur la nécessaire diversité culturelle, le Printemps du Québec démenage de Paris à New York, mais ici, le gros de la population paraît vivre en mar-



Odile Tremblay

ge de ce brouhaha. La même petite élite se bouscule aux premières, les artistes brillent par leur absence lors des débats de société où le discours économique occupe tout le plancher. Qu'est-ce qui nous manque collectivement pour faire une vraie place à la culture? Un engouement, une flamme, répondaient les participants. Oui, mais comment ça s'allume, ces flammes-là? Où, quand, à quel moment de la vie s'attrape le virus, le goût de se nourrir l'esprit? «Il faut créer des symboles», a proposé Wajdi Mouawad en lançant un appel d'air.

Et si ça clochait aussi dans la tête des dirigeants? Si, malgré tous les grands discours politiques sur la culture avec un grand C, si, malgré la valse des subventions à la cause, nos gouvernants n'osaient plonger eux-mêmes dans ce fleuve-là? Prenez Lucien Bouchard, premier ministre lettré, ce qui, on en conviendra, l'honore et nous change de Jean Chrétien. Proustien en plus, notre homme. Même qu'il consacre deux heures par jour à la lecture, et à son niveau, la chose paraît méritoire. Ça, on l'a appris lors d'une entrevue accordée à Stéphan Bureau à l'heure du Salon du livre de Paris. Et il fallait l'air de Paris pour qu'il en cause. Jamais, a fait remarquer quelqu'un

dans la salle, il n'émaille ses discours de références culturelles ni ne met en avant son rapport personnel aux mots, aux livres, ses passions pourtant, comme s'il voulait le cacher, en somme. Pas vendeur, pas racoleur, il faut croire, le profil du politicien intello au Québec. C'en dit long sur nos valeurs, nos complexes collectifs ménagés en haut lieu. Mais la vapeur, ça se renverse parfois. Il suffirait que la culture émerge du discours obligé, officiel et dépersonnalisé pour se marier aux affaires, à la politique, pour s'immiscer dans tout ce que l'État juge vraiment sérieux. Il suffirait peut-être au départ que Lucien Bouchard affiche sa culture au lieu de la cacher. Les premiers symboles, ils sont à la tête du troupeau.

L'école? Chacun le montrait du doigt l'autre jour. Elle a le dos large, l'école, avec ses clientèles de plus en plus lourdes à digérer. Rien n'est simple. N'empêche. Quand le professeur Boglioni déplorait que sur ses 27 étudiants en histoire à l'université, pas un seul n'ait lu une ligne de Villon, de Pascal, de Montaigne et compagnie, quand il soupirait devant toutes ces références dont un esprit se retrouve orphelin, condamné à vivre à deux dimensions plutôt qu'à trois, sous-alimenté en somme, le système d'éducation en prenait pour son rhume. Réactionnaire tant qu'on voudra, le discours voulant qu'inculquer une culture générale à des élèves soit à tout prendre le but premier de l'école. Mais le bon sens couche dans le lit de ce discours-là. Alors oui, on les montre du doigt, les programmes pédagogiques. La réforme Marois se promet de remettre un peu de contenu dans la soupe, mais pourquoi avoir attendu tant d'années, sacrifié tant de générations avant de s'y résoudre? C'est ce grand *bof* de société qui désespère parfois. Comme si la culture, l'histoire, la qualité de la langue avaient été traitées en dessous de la

jambe des ministères au profit de la pure technique, où le Québec excelle d'ailleurs. Étrange mentalité, tout de même. On a ici tellement de cordes à notre arc: le confluent des cultures, le rempart de la langue... une créativité trépidante, du talent et de grands artistes. Ne manque au tableau qu'une curiosité collective pour la culture tous azimuts.

Il y a trois ans, je suis allée me balader du côté de Bali, une petite île hindouiste en Indonésie. A ma grande stupéfaction, car j'ignorais totalement l'existence d'un pareil phénomène, j'ai appris que tous les Balinais, sans exception, pratiquaient un art quelconque. Ils apprenaient à danser en même temps qu'à marcher (et des danses assez complexes, merci). Peindre, sculpter, jouer du gamelan faisaient naturellement partie de la vie courante. Les Balinais inondent la planète de leur artisanat, et pour cause. Il faut les voir par villages entiers, les vieux, les enfants, les hommes, les femmes, fabriquer gaillardement des poissons, des monstres, des lézards, des marionnettes, jusqu'à la nausée d'ailleurs. Arrêtez-les, quelqu'un. Certains sont plus doués que d'autres, bien évidemment. Des amateurs et de grands artistes, on en retrouve partout, à Bali comme ailleurs. Mais je découvrais toute ébahie une société où la culture constituait une composante indiscutable d'une vie, humaine. Tiens donc! Ça se peut. Mais non, ça n'existe pas, le gène de l'art et de la culture. Allez! C'est juste une question de système de valeurs transmis, véhiculé par tous: la famille, l'école, le gouvernement, alouette. Et je pensais au Québec en me disant, un brin utopiste: si ça se peut là-bas, pourquoi pas ici? Suffit d'une volonté, d'un consensus, d'une étincelle. On peut toujours rêver.

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

L'entêtement de Gilles Lefebvre

À Paris où il dirigea de 1972 à 1978 le Centre culturel canadien, Gilles Lefebvre reçoit un jour une délégation venue lui suggérer de donner son nom à la salle de concerts du Centre d'arts du mont Orford JMC! Devant sa réticence, on lui dit alors: «Ce n'est plus de ton ressort.» Et cette salle fut ainsi baptisée à l'occasion du 25^e anniversaire des JMC, en 1974, pour honorer l'un des pionniers des Jeunesses musicales du Canada.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Durant trente ans environ, Simone Turner, de Saint-Hyacinthe, a rédigé les procès-verbaux des JMC «sans jamais demander un sou», dit avec admiration Gilles Lefebvre, l'un des quatre pionniers de cet organisme cinquantenaire. Il signale aussi

que lui-même, avant de devenir directeur général des JMC en 1954 — avec compensation pour certaines dépenses — faisait le trajet Montréal-Saint-Hyacinthe «sur le pouce» une fois par semaine pour mieux coordonner les activités.

M. Lefebvre a terminé la rédaction de mémoires qui paraîtront en juin chez Fides et qui évoquent ce qu'il ap-

pelle «mes vies»; il n'oubliera ni le zèle d'une Andrée Désautels ni le nom des personnes qui œuvrèrent efficacement, en coulisses le plus souvent, pour faire grandir les JMC. Toutes les phases de ce demi-siècle peuvent se résumer en une carrière de musicien dont le leitmotiv serait: prôner l'accès à un univers musical de qualité pour les jeunes, spécialement ceux qui n'habitent pas les grands centres.

Aujourd'hui, M. Lefebvre a tendance à plaider pour que la musique classique bénéficie d'une «certaine protection» en raison d'indications multiples, dans certains milieux portés à négliger un volet «je ne dirais pas difficile à vendre, mais moins facile à faire accepter», précise-t-il. Sur ce point, il souhaite un regain de prise de conscience.

Enthousiasme

Étudiant québécois à Paris dans les années 40, violoniste en stage de perfectionnement, Gilles Lefebvre fut marqué par les commentaires de haut vol d'un Norbert Dufourcq durant les concerts offerts par les Jeunesses musicales de France, fondées par René Nicoly. Il s'inspirera de Dufourcq pour glisser dans ses tournées canadiennes des commentaires — «pas aussi pertinents, sans doute», mais tout de même — lors des 50 concerts donnés avec la pianiste Colombe Pelletier.

Gilles Lefebvre fut invité par la suite à faire partie de la délégation française au congrès de Vienne (1950) des Jeunesses musicales internationales. C'est là que fut entérinée l'affiliation des JMC, un bien modeste club fonctionnant au début sous le nom d'Héli-con et regroupant six centres: Trois-Rivières avec son club André-Mathieu, Sherbrooke avec ses Concerts jeunesse, Saint-Hyacinthe et ses Amis de l'art, Shawinigan, Grand-Mère et Mont-Laurier.

Règnent alors l'esprit de bénévolat et l'enthousiasme, mais sûrement pas le vide culturel, comme «l'ont déjà affirmé certains — je m'en suis senti insulté — croyant qu'il était facile de créer les JMC puisqu'il n'y avait rien avant!». La toute première année se solde par un profit, les sommes versées par les villes hôtes suffisant à couvrir le cachet des artistes alors «qu'il n'y avait pas beaucoup de dépenses et pas d'infrastructure» — les réunions se déroulaient dans une salle de l'hôtel de ville de Saint-Hyacinthe.

Il fallut selon lui près de cinq ans avant de lancer un vrai mouvement qui essaima par la suite, fondant des centres à Québec, à Ottawa-Hull et fi-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Un des pionniers des Jeunesses musicales, Gilles Lefebvre, a terminé la rédaction de ses mémoires, qui paraîtront en juin chez Fides.

nalement dans toutes les provinces. Gilles Lefebvre avait conservé un brouillon de plan d'action qui se révéla prophétique puisqu'il put, dès 1951, fonder un «camp musical» au mont Orford (c'est devenu le Centre d'arts JMC) et lancer un journal qui parut jusqu'en 1972 — il mobilisa des plumes de prestige comme celles d'Émile Vuillermoz, historien de la musique, de Pierre Emmanuel et d'autres commentateurs prestigieux.

Promouvoir la musique

Derrière la création de l'Orchestre mondial des JM, c'est encore Gilles Lefebvre que l'on retrouve, lui qui deme-

re président d'honneur des JMI. L'épisode clé, le souffle nouveau pour les JMC, a son épitaphe à Terre des hommes, lors de l'Exposition universelle de 1967. Gilles Lefebvre y met au point le programme pour le pavillon L'Homme et la Musique (dont le directeur artistique fut Léopold Simbréneau). Défilent alors de très grandes vedettes (Bolchoï, Scala, Philharmonique de Vienne, etc.). «Tous les grands noms de la musique ont finalement aidé les JMC», mais M. Lefebvre ne manque pas de faire ressortir l'apport, depuis 10 ans, de la basse Joseph Rouleau, qui a permis avec ses contacts et son dynamisme de rendre plus sûr l'avenir. On est loin de la toute première campagne de souscription confiée à une agence spécialisée «à laquelle sont revenus 60 000 \$ des 75 000 \$ recueillis». Lefebvre fit par la suite ses classes en compagnie de la gent d'affaires qui a son propre réseau, son *modus operandi*. «En dix minutes, notre président de campagne, Peter Nesbitt Thomson, p.-d.g. de Power Corporation, obtenait de M. Molson 50 000 \$; ce fut une année faste avec un total de 365 000 \$ cette fois-là.

Au moment de l'entrevue, M. Lefebvre tient à portée de main la pile de tous les journaux des JM. Un vieux rêve s'éveille en lui, soit celui de publier les meilleures pages de ce journal «qui sont encore d'actualité». Plus tard, il parle de l'attrait exercé par Internet, technique avec laquelle il n'a pas eu le temps de se familiariser. Qui sait? On verra peut-être ressusciter un jour le journal des JM *OnLine*... quoique, glisse-t-il, «on nous reprochait parfois à l'époque de faire trop intellectuel». Mais là n'est pas l'essentiel. Il y avait, juxtaposés dans ce journal, des articles de fond et des textes de vulgarisation.

Tant du côté des JMC que de la Fondation des JM, le musicien se dit réconforté par les derniers développements — il se rappelle qu'à Orford «nous avions commencé dans la boue». «Nous sommes maintenant sauvés pour des années à venir», fait-il remarquer — allusion aux déclarations du premier ministre du Québec lundi dernier, et à l'avance de fonds de quatre millions par le gouvernement du Québec. Sans compter qu'on a vendu récemment, avec l'accord du peintre, un tableau de Jean-Paul Riopelle (sans titre, circa 1960, d'une valeur de 750 000 \$) dont l'auteur avait convenu que Gilles Lefebvre et sa sœur Yolande conserveraient l'usufruit.

Sans prétendre posséder la même énergie qu'il y a 50 ans, le musicien pense encore qu'il vaut la peine de rechercher, ça et là, des petits groupes avides de culture qui perpétueront avec les JMC l'amour de la musique, même si l'on sait que la matrice JMC a inspiré depuis 1949 plusieurs initiatives du même type.

« On va parler de chansons ce soir »
MICHEL RIVARD

« Soit dit en chantant... »

Ce soir 19h
Concert Anecdotes Complicité

le lait

MUSICIENS

max

Câble 32 ou 48

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Jacques Léveillé

«Les chevaux du temps qui passe»
(réalisme fantastique - peintures)

JUSQU'AU 8 MAI 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 30, samedi 12 h 00 à 17 h 00

prolongée jusqu'au 18 avril 1999

à Baie-Saint-Paul

UN ESPACE EN QUESTION

Conservateur invité: Serge Fisette
Artistes: André Du Bois
Marc Larochelle
Gilles Morissette

Du 24 avril au 20 juin 1999

Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul
23, rue Ambroise-Fafard
Baie-Saint-Paul, QC
418-435-3681
Ouvert tous les jours de 9h à 17h

Entre l'envoûtement et l'irritation

NOISEGATE-M6

Granular Synthesis

Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 16 mai

BERNARD LAMARCHE

Les entrailles du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) accueillent actuellement une œuvre à grand déploiement, tant sur le plan de l'échelle, ici monumentale, que sur celui de la technologie de pointe. Il s'agit d'une pièce vidéo assommante du duo autrichien Granular Synthesis (GS), largement acclamé par la critique là où il passe et qui n'en est pas à ses premières armes dans le développement d'installations monumentales de ce genre. À Montréal, GS avait présenté, dans le cadre d'ISEA 1995, la pièce *Motion Control Modell 5*, où l'on voyait se tordre à répétition le visage d'une jeune femme au gré d'un chant obsédant, amplifié jusqu'à l'insoutenable. Existant depuis 1991, le duo formé de Kurt Hentschläger et Ulf Langheinrich se spécialise dans la création d'environnements sonores et visuels intenses, où les sentiments d'aliénation et de confinement sont exaltés à travers l'absorption du corps, celui du spectateur comme celui des modèles utilisés dans leur imagerie, par la machine, créant une version virtuelle d'un cyborg complexe, hystérique, bousculé entre la régularité de sa programmation et la dérive de ses émotions.

Granulation synthétique

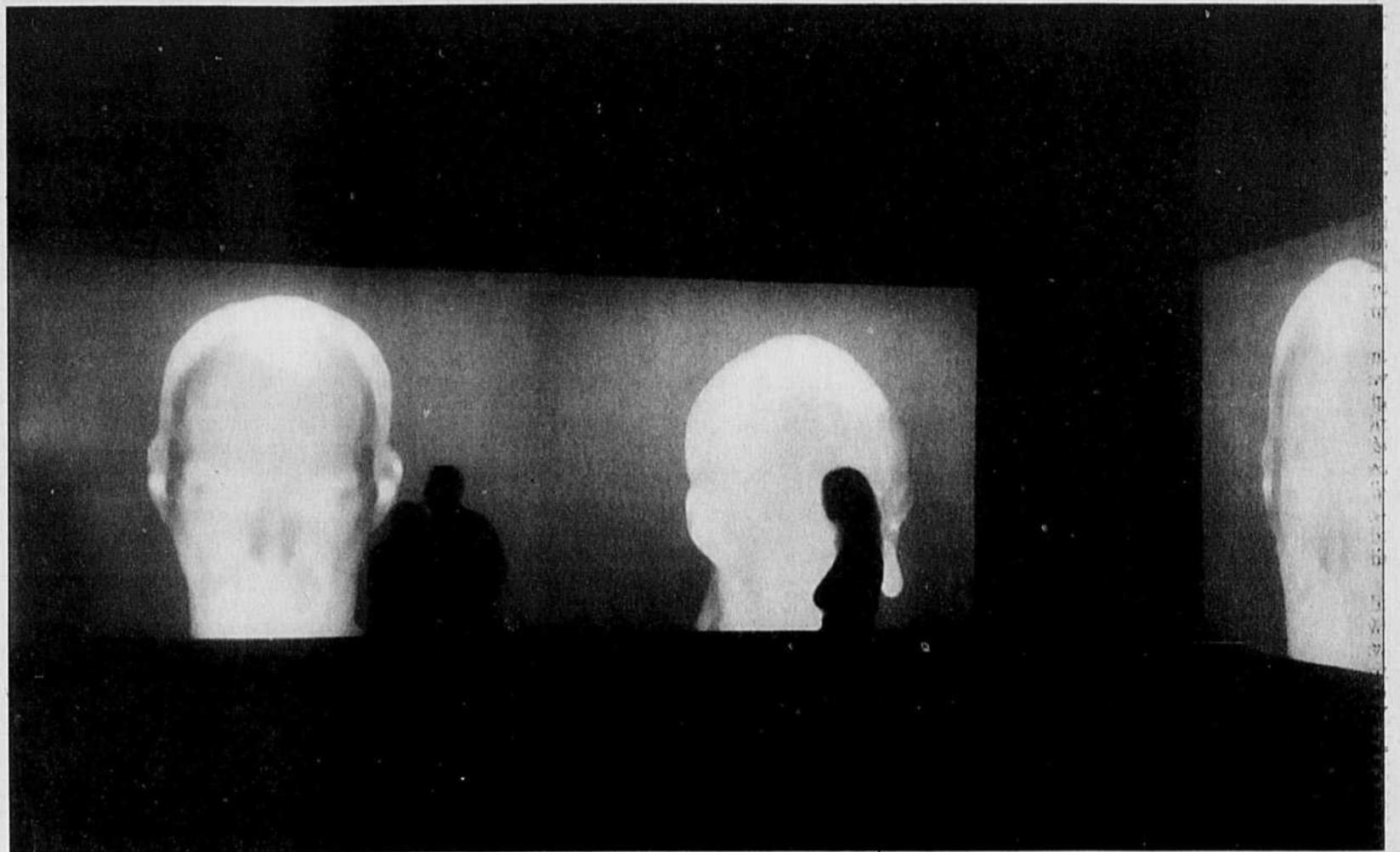
Dans sa production, le collectif utilise une technologie d'échantillonnage de signal audio, la granulation synthétique, qui a servi à le baptiser. Le morcellement du signal permet d'isoler un grain qu'il est possible de démultiplier et de réarranger au sein de nouvelles séquences par procédé d'échantillonnage, de clonage. La technique permet non seulement d'explorer des variations micro-tonales des timbres ainsi digitalisés mais aussi d'aligner ces sons sur une matrice temporelle qui leur est étrangère à la base. D'où certains effets de familiarité toujours contrecarrés par cette réorganisation non linéaire des sons et des images. C'est ce que le visiteur peut expérimenter dans l'enceinte du sous-sol du MACM. La matérialité du son amplifié donne lieu à des sensations singulières: la cage thoracique vibre aux secousses de cette musique bruitiste alors que des jeux complexes de stéréophonie font croire à des hallucinations auditives tellement les sons entendus se fragmentent en plusieurs signaux.

L'installation assourdissante présentée dans la salle utilise cette technique ultrasophistiquée dite *granular synthesis*. Le visiteur entre dans une salle plongée dans l'obscurité totale, doit suivre une piste lumineuse qui le mènera au cœur de cet appareil, déjà happé par le mur de sons industriels à très haut volume. Dans cette salle, le visiteur est accueilli par six écrans géants qui forment une immense enceinte où il est violemment enveloppé. Sur ces écrans, selon une logique imprévisible, des séquences filmiques s'agitent, sortes de variations vibratoires sur une même prise de vue. Une tête, parfois projetée en positif, parfois en négatif, est la proie d'irritables convulsions qui semblent dues au dérèglement du programme. Les tremblements s'emparent de ce visage austère, un comportement qui le fait passer par divers états de souffrance et de catatonie, battements que double le bruit envahissant.

Interactivité

Mais encore faut-il qu'au souffle saccadé de cette tête enfermée par la machine se greffe un corps, celui du spectateur. La «machine» est sensible à l'environnement dans lequel elle évolue. Selon un principe qu'il est impossible de déduire (bien qu'ils aient développé leurs propres outils *software*, les artistes de GS ne cherchent pas à placer la technologie au centre de l'œuvre), l'ensemble répond aux déplacements des spectateurs. Ces mouvements agissent de manière imperceptible, sournoise, sur le programme et déclenchent la déroute de la séquence d'images et de son selon une interface dont ne sont pas révélés les paramètres pris en considération et encore moins, donc, son impact sur le développement des événements visuels et sonores. Ainsi, au cours des deux mois que dure l'exposition, les séquences sont appelées à se modifier. Les modifications minimales que provoque la présence du spectateur, par accumulation, finissent cependant par transformer profondément la structure séquentielle.

Rien ne laisse croire par contre qu'il s'agisse d'un propos sur l'interactivité. Ce n'est qu'à travers plusieurs rencontres avec l'œuvre que le spectateur peut remarquer ces transformations



Un détail de *Noisegate-M6*, la pièce vidéo du duo autrichien Granular Synthesis.

SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

alors que, toujours, lui échappe leur nature. À ce titre, Louise Ismert, responsable au MACM des créations multimédias, préfère l'expression «système réactif» à celle de «système interactif», impropre à cette structure. C'est ainsi que la qualité insondable des abîmes machiniques est traduite par cette lente métamorphose — on pourrait étendre la métaphore et parler d'adaptation — qu'il n'est possible de constater qu'à travers plusieurs passages dans la pièce, bien qu'en retour il ne soit jamais possible de déterminer précisément la cause de ces changements. Sinon, la saturation des sens par l'assourdissement des ondes so-

nore amplifiées et par leur effet stroboscopique synchronisé à celui des images laisse entrevoir le caractère lancinant, parfois pénible et compulsif, proche de la transe.

Le côté «tapageur à grand déploiement» de cette installation, me disait cette semaine un proche, peut venir à lasser. Possible. Cette installation spectaculaire pourrait facilement sembler plus superficielle qu'elle ne l'est. Sa manière de répondre par la machine

de différentes notions — interactivité, confinement, aliénation, rituel — dépasse, sur le plan psychologique, l'effet de cirque que donnent d'autres productions. Finalement, cette manière de laisser à l'inconnu, du moins de notre point de vue, les termes de la réaction de cette machine sensible à travers les strates de ses composantes apathiques nous paraît terriblement plus nourrissante que bien d'autres œuvres dont l'interactivité se perçoit sur un mode

plus direct, plus immédiatement satisfaisant, le plus souvent binaire.

Abyssale, cette pièce, disions-nous. Elle fait son œuvre au profit d'une perception lente, quitte à recevoir une lourde salve intense de stimuli et à se laisser flotter au gré des infimes subtilités que peut receler le vacarme de sa clameur. Proche de la culture rave par le rythme hypnotique de ses saccades, l'œuvre joue aussi sur les registres de l'anxiété. À petite dose.

Avis important aux artistes en arts visuels



SITE INTERNET ARTIMAGE DES MUSÉES

N'ACCORDEZ PAS GRATUITEMENT VOS DROITS D'AUTEUR

Le Musée d'art contemporain de Montréal, le Musée du Québec et le Musée des beaux-arts de Montréal, demandent actuellement à un grand nombre d'artistes du Québec d'autoriser la diffusion de leurs œuvres sur le site *artimage*.

Cette licence de diffusion, parce qu'elle ne prévoit aucun paiement à l'artiste, va à l'encontre des normes en matière de propriété intellectuelle.

Le RAAV et sa société de gestion collective, la SODART, recommandent aux artistes de ne pas signer la licence soumise par les musées. Les artistes sollicités devraient exiger une redevance équitable pour la diffusion publique de leurs œuvres.

Pour plus d'information, communiquer avec le RAAV.

Regroupement des artistes en arts visuels du Québec

(514) 866-7101

Le RAAV est subventionné par le Conseil des arts et des lettres du Québec.

RAAV

EXPOSITION Y. CHAKI

TABLEAUX
ET DESSINS
DE LA SÉRIE
JOURNALIÈRE

JUSQU'AU 30 AVRIL 1999

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce



la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1285

du 17 avril au 30 mai
Rodolfo Morales
Peintures du Mexique

Monsieur le Maire de Pointe-Claire, Bill McMurchie, et le Consul Général du Mexique, Monsieur Jaime García Amaral, ont le plaisir de vous inviter au vernissage

le dimanche 18 avril
de 14 h à 16 h

Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants
Horaires de la galerie: du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h

La Galerie du Centre des arts
Saidye Bronfman présente

Medrie MacPhee

Flight in the Variable Zone

au Centre des arts Saidye Bronfman

du 15 avril au 30 mai 1999

Commissaire : Greg Bellerby

et

Unnatural Selection

au 372 Ste-Catherine ouest, Espace 502

du 17 avril au 15 mai 1999



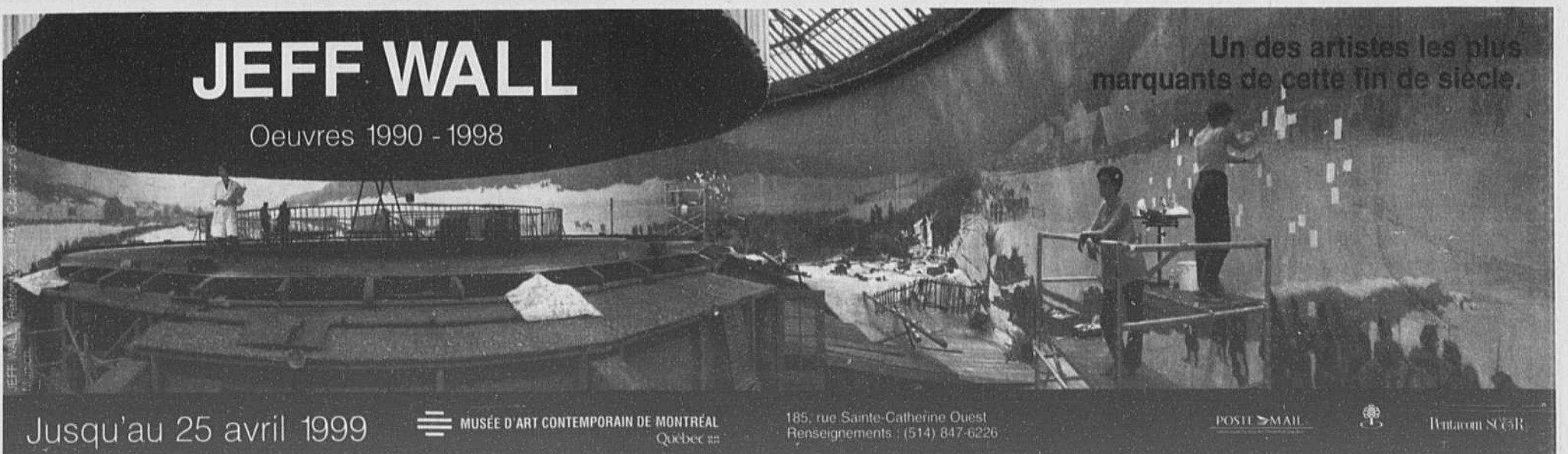
Galerie Liane et Danny Taran
Centre des arts Saidye Bronfman
5170 Côte-Ste-Catherine, Montréal, Québec
Tél: (514) 739-2301 Fax: (514) 739-9340



YMWHA

JEFF WALL

Oeuvres 1990 - 1998



Un des artistes les plus marquants de cette fin de siècle.

Jusqu'au 25 avril 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Renseignements : (514) 847-6226

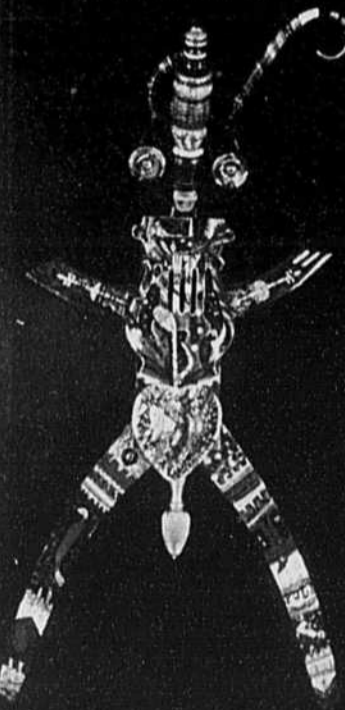
POSTE MAIL



Puntaron SCSR

OBJETS PERDUS

EXPOSITION COLLECTIVE
DE 15 JEUNES ARTISTES
MONTRÉALAIS



Eve Dumais, Sérénade de l'oiseau nuâle

Sculptures, peintures,
installations et autres
objets hybrides !

Karim Blanc, Elaine Boily, Alain Bouchard,
Gilles Bonterice et Stéphane Olivier, Luc Cyr,
Eve Dumais, Miki Gingras, Stella Pace,
Violaine Poirier, Hélène M.C. Prat,
Michel Rouleau, Suzanne St-Denis,
Sylvie Sainte-Marie, Eric Sauvé

Jusqu'au 23 mai

mardi au jeudi : 13 h à 19 h
vendredi, samedi et dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est (métro Frontenac)

Renseignements : (514) 872-7882
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Ville de Montréal

Honoré Mercier fecit pontem*

Le pont Turcot
à Howick

FORMES

Qu'ils soient à levis ou couverts, métalliques ou à haubans, les ponts sont certes d'espèces variées. Tous sont néanmoins construits dans un seul et même but: celui de permettre à l'homme de franchir les obstacles que la nature a mis sur son chemin comme les rivières, les vallées et les ravins. Au delà de cet aspect pratique, il arrive parfois que l'on oublie de les apprécier pour le génie dont ont fait preuve leurs concepteurs ou pour leurs formes souvent très gracieuses. Créations de l'ingénieur par excellence, les ponts n'en sont pas moins des éléments de notre patrimoine.

CLAUDINE DÉOM

Tout près du village de Howick, à une trentaine de kilomètres de Montréal, se trouve le pont Turcot. Voilà plus de 100 ans — sa construction remonte à 1889 — qu'il enjambe la rivière Châteauguay, en plein cœur de cette vallée agricole fertile. Or il est aujourd'hui menacé de démolition: le ministère des Transports prévoit l'aménagement d'un nouveau pont à environ un demi-kilomètre en aval. À vrai dire, il y a longtemps que les dimensions du pont Turcot ne conviennent plus à la réalité des transports, surtout ceux associés à l'industrie agricole. De plus, l'ancienneté oblige, il nécessiterait, semble-t-il, d'importants travaux afin de consolider sa structure. Par mesure de précaution, en 1996, le gouvernement en a interdit l'accès aux véhicules de plus de cinq tonnes.

Le témoin d'une époque

Le pont Turcot demeure une des dernières structures existantes érigées dans le cadre de la politique des ponts métalliques du gouvernement d'Honoré Mercier, en vigueur de 1887 à 1892. Elle visait à promouvoir le développement agricole de certaines régions en facilitant les liens routiers entre les villes, les villages et la campagne. Il en résulte plus d'une trentaine de ponts construits dans différentes régions de la province. À l'époque, l'innovation était considérable puisque ces structures métalliques remplaçaient d'anciennes structures, faites de bois, que l'on devait retirer tous les ans afin de les épargner des rigueurs hivernales et surtout des crues printanières.

L'intérêt du pont Turcot ne se limite pourtant pas à cet épisode de l'histoire économique québécoise. L'ancienne structure de fer témoigne admirablement bien de cette époque où la profession d'ingénieur s'affirmait de plus en plus au Québec et ailleurs (n'oublions pas, après tout, que l'année de l'inauguration du pont coïncide avec celle de la tour de M. Eiffel à Paris). Selon une étude de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada de 1993, la forme parabolique de l'arche rivetée, conçue et fabriquée en Belgique, en fait un des ponts les plus modernes à voir le jour sous cette politique. De cette cuvette, seul l'ancien pont de Saint-Joseph-d'Alma, dont la fabrication est semblable à celui d'Howick, subsiste.

Des citoyens soucieux

Le débat autour de la conservation du pont Turcot n'en est pas à ses premières heures. Déjà, en 1991, la Société d'histoire de la vallée de la rivière Châteauguay soumettait une demande auprès du ministère de la Culture de l'époque afin de reconnaître la valeur patrimoniale du pont et ainsi de le protéger d'une éventuelle démolition. Plus récemment, une coalition de citoyens, les Amis du pont Turcot, s'est formée afin de sensibiliser



Le pont Turcot construit en 1889

CLAUDINE DÉOM

ser les élus et la population à la valeur patrimoniale de cette structure métallique plus que centenaire. Le groupe de résidents s'explique mal la rapidité dont ont fait preuve les élus municipaux et le ministère des Transports dans leur décision de démolir. «Nous avons senti le besoin de contrer cet espèce d'automatisme chez les preneurs de décisions. Avons-nous sérieusement contemplé l'option de la conservation? Pourquoi cette urgence de démolir?», demande Lisette Villemaire, citoyenne de Howick et porte-parole de la coalition.

Alors que la municipalité ne souhaite pas conserver le pont et se dégage de toute responsabilité s'y rattachant, au ministère de la Culture, on se dit sensible aux inquiétudes des citoyens. Dans le passé, certains ponts — des ponts couverts en bois, plus précisément — ont été classés en tant que monuments historiques, leur assurant ainsi une certaine protection contre la démolition. Normand Rodrigue, responsable des dossiers du patrimoine en Montérégie, considère toutefois qu'il faut d'abord négocier avec le ministère des Transports avant de considérer le classement: «À lui seul, le classement ne suffit pas pour assurer la pérennité du pont. Il faut un scénario de sauvegarde qui inclue une prise en charge par le milieu. Sinon, on se retrouvera avec un pont auquel on aura retiré sa fonction. Est-ce souhaitable?». À l'heure actuelle, les pourparlers font en sorte que la construction du nouveau pont ira de l'avant. Une étude sera toutefois réalisée dans le but de révéler l'ampleur des travaux à faire pour permettre la conservation de l'ancienne structure. Les Amis du pont Turcot ont soumis quelques idées de recyclage, notamment celle d'utiliser le pont pour des activités récréo-touristiques.

Une responsabilité collective

«Le ministère est conscient des enjeux patrimoniaux de ce dossier, confirme Joceline Béland, du service des liaisons du ministère des Transports. Par contre, il faut bien comprendre que notre mission première est celle d'assurer la circulation des personnes et des marchandises.» Incontestable, pour le moins. Il est toutefois troublant de constater que ce ministère ne dispose d'aucun inventaire permettant à ses ingénieurs de distinguer les ponts anciens de la province parmi les ponts plus récents, faits en béton. De plus, il n'existe aucun protocole de communication avec le ministère de Culture lorsqu'il s'agit d'un dossier susceptible de soulever des enjeux patrimoniaux, comme c'est le cas à Howick. Dans le passé, ce manque de communication interministérielle aurait-il été à l'origine de la disparition de certains spécimens intéressants? «Nous tentons constamment d'encourager la communication entre les différents ministères afin de conserver le patrimoine. Il arrive parfois que nous intervenons trop tard dans un dossier simplement parce qu'on en ignorait l'existence, déplore Normand Rodrigue. Par chance, certains citoyens s'intéressent au patrimoine et travaillent avec nous.» En effet, s'il y a lieu de saluer l'implication des résidents, force est de

constater qu'elle ne remplace pas l'État. Il y a quelques années, les pressions des individus et des groupes n'avaient pas réussi à convaincre le gouvernement fédéral et le Canadien National de conserver le pont ferroviaire métallique de Saint-Henri, à Montréal, démolé au profit d'un simple tablier en béton. (Le CN s'apprêterait d'ailleurs à faire la même chose pour le pont de Sainte-Anne-de-Bellevue, qui date du début du siècle.)

Ponts et patrimoine: on sent que plusieurs n'y avaient jamais pensé...

Les ponts de Montréal

Si le sujet vous intéresse, le Musée de la Pointe-à-Callière présente actuellement l'exposition *Montréal, par ponts et traverses*. La pertinence d'un tel sujet n'est certes pas à prouver pour Montréal, même si on tend parfois à oublier que ses habitants sont des insulaires. Des premières traverses sur radeaux de bois à la construction de l'ultramoderne pont-tunnel L.-H.-LaFontaine en 1967, l'exposition traverse le temps et parvient à bien communiquer le défi inhérent à la présence de l'eau tout autour de Montréal, un défi qui a d'ailleurs été relevé dès l'établissement de la ville et des villages riverains. En effet, on apprend que les toutes premières traverses remontent au début du XVIII^e siècle (une des premières serait la traverse du chemin du Roy, à l'extrémité est de l'île, ouverte à partir de 1734) et que certaines seront en activité jusque dans les années 1940, notamment depuis la rive sud. L'exposition nous rappelle aussi que parmi le grand nombre de ponts que Montréal compte aujourd'hui, le pont Victoria, lien ferroviaire construit par la compagnie du Grand Tronc à partir de 1855, est un de ceux qui ont le plus marqué l'histoire de la ville. Sa construction incita les compagnies rivales à faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'audace: ainsi naîtront les lignes ferroviaires sur glace, qui assureront les liaisons entre l'île et la rive sud pendant l'hiver.

Du fleuve Saint-Laurent au sud à la rivière des Mille-Îles au nord, Montréal, par ponts et traverses fait le tour de l'île au moyen de cartes géographiques, de témoignages sonores et de documents anciens, notamment le magnifique album de 1860, publié dans le cadre des célébrations d'inauguration du pont Victoria. C'est toutefois l'impressionnante collection de photos anciennes qui vole le spectacle. Projetées en diapositives, elles nous permettent de retracer la construction du pont Jacques-Cartier et celle du pont Galipeault. Depuis les caissons des piliers fabriqués dans les ateliers de la Canadian Vickers à l'installation des tronçons de tabliers, on ne peut que s'émerveiller des prouesses d'ingénierie des années 1930.

L'exposition est présentée jusqu'au 22 août 1999.

On se renseigne au (514) 872-9150.

* Honoré Mercier fit construire un pont

REGARD OBLIQUE



Les murales de l'église Saint-Georges

L'église Saint-Georges, vous connaissez? Il s'agit de la petite église construite à la fin des années 1930 sur la rue Jean-Talon, non loin de la rue Saint-Hubert. Depuis quelques années, la paroisse a entrepris d'importants travaux de réfection de la maçonnerie et de la fenestration de son lieu de culte. Récemment, la Fondation du patrimoine religieux a investi 200 000 \$ afin de remettre en état les murales à l'intérieur de l'église, œuvres du célèbre décorateur d'origine maltaise Emmanuel Briffa. Briffa n'aurait décoré à Montréal que deux églises, dont celle de la Sainte-Trinité, autrefois sur la rue Sherbrooke (angle Clark) et démolie en 1996. L'artiste est plutôt connu pour la réalisation des décors grandioses de nombreuses salles de cinéma et de théâtres montréalais tels que l'Outremont, l'ancien Granada (aujourd'hui le théâtre Denise-Pelletier), le Rialto et le York. Les travaux de restauration ont révélé au grand jour les formes et les couleurs originales, qu'on avait dissimulées sous de nombreuses couches de peinture à partir des années 1950. «On reconnaît bien là le travail de Briffa», rapporte Gilles Beauchamp, l'architecte en charge des travaux (et qui a aussi supervisé ceux de la restauration de l'Outremont). Une des signatures de l'artiste était le ciel bleu étoilé comme on le retrouve dans la partie sacrée de l'église.»

IDÉ

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0981
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca

Lancement du programme Intégration des jeunes designers en entreprise, édition 1999

L'Institut de Design Montréal offre depuis 1995 un programme d'intégration des jeunes designers en entreprise (anciennement programme de stages pour les diplômés universitaires en design), en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada.

L'Institut offre une contribution salariale pouvant atteindre 40 % aux employeurs.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômés universitaires des trois dernières années (1) l'opportunité d'acquiescer une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises

en leur permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut se révèle un succès depuis 1995 : 210 placements en entreprise ont déjà été organisés et plus de 150 emplois permanents en ont résulté. En 1999, l'Institut espère à nouveau contribuer à la création de plus de 80 emplois.

Ce programme favorise la création d'emplois rémunérés, d'une durée minimale de six mois, pour les diplômés universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc.

Les jeunes designers doivent faire parvenir leur curriculum vitae par la poste (format lettre et papier télécopiable) ou par courrier électronique (2) et indiquer :

leurs coordonnées complètes, les diplômes pertinents, les logiciels (incluant les versions) et les plateformes maîtrisées, la mobilité régionale (Montréal, région de Montréal, régions particulières, voiture, etc.), les langues connues et le niveau de maîtrise pour chacune, les expériences de travail pertinentes.

Les employeurs doivent contacter le coordonnateur du programme, au (514) 866-2436, poste 24. (3)

(1) Les designers plus expérimentés et les designers ayant complété leur formation avant 1996 peuvent faire appel à nos services de placement.
(2) Ne pas télécopier votre curriculum vitae. Les formats de fichiers acceptables pour les envois par courrier électronique sont les suivants : QuarkXPress 3.1 et 3.3, Word 5.1 et Word 6, WordPerfect 5.1, ainsi que tous les formats de traitement de texte Macintosh.
(3) Les employeurs doivent garantir certaines conditions minimales de travail. Un document d'information détaillé peut être obtenu en contactant le coordonnateur du programme.